



LA CONVERSION DE LA RUSSIE

DANS le numéro d'avril 1992 du *MONDE DIPLOMATIQUE*, donc quatre mois à peine après l'effondrement de l'Union soviétique, Paul-Marie de La Gorce présentait les principaux objectifs que les États-Unis s'étaient désormais fixés dans le domaine de la politique étrangère et la stratégie implacable qu'ils se proposaient de suivre pour les atteindre. Le journaliste s'appuyait sur les rapports Wolfowitz et Jeremia établis l'un et l'autre par le Pentagone. « *Les premières pages du rapport Wolfowitz ne laissent aucun doute sur le dessein : assurer le maintien du statut de superpuissance unique que les États-Unis ont acquis après l'effondrement de l'ancien camp soviétique. Cette position hégémonique doit être préservée contre toute tentative de remise en cause par l'émergence d'autres centres de puissance majeure où que ce soit dans le monde. Pour y parvenir, il faut, est-il écrit, que ce statut de superpuissance unique "soit perpétué par un comportement constructif et une force militaire suffisante pour dissuader n'importe quelle nation ou groupe de nations de défier la suprématie des États-Unis".* »

Restait à prévoir l'application de cette politique aux divers « théâtres d'opérations » possibles. Et le premier d'entre eux : la Russie ! « *La préoccupation des auteurs du rapport Wolfowitz porte sur l'éventuelle résurgence d'une grande puissance à l'Est. Le document évoque "les risques pour la stabilité en Europe d'un regain du nationalisme en Russie ou d'une tentative de rattacher à nouveau à la Russie des pays devenus indépendants : l'Ukraine, la Biélorussie ou, éventuellement, d'autres encore". Ici apparaît, poursuit toujours Paul-Marie de La Gorce, la préoccupation principale de la politique étrangère américaine dans la période à venir : maintenir à tout prix la dislocation de l'ancienne Union soviétique, l'accentuer au besoin, éviter en tout cas toute reconstitution d'une puissance forte en Russie ou autour de la Russie.* »

Les États-Unis ont appliqué à la lettre ce programme d'hégémonie enveloppé dans un messianisme politique protestant leur conférant, prétendument, cette "juridiction universelle" pour confirmer les nations dans la démocratie et combattre celles qui feraient obstacle à ce dessein. D'où ces guerres sans fin

qu'ils initièrent en Europe, au Moyen-Orient, en Asie Centrale et qui devaient approcher de plus en plus dangereusement la Russie.

Mais un homme s'éleva providentiellement pour contrer cette hégémonie américaine : Vladimir Poutine dont nous avons tout de suite pensé que la sagesse, l'autorité et la sérénité avec lesquelles il a jusqu'à présent conduit les destinées de la Russie sont le sceau du Saint-Esprit, c'est-à-dire de la Sainte Vierge.

Dès la fin de l'année 1999, il affirmait clairement le refus de tout retour au communisme. « *Ce serait une erreur de ne pas se rendre compte du prix excessif que notre pays et son peuple ont dû payer pour cette expérience sociale.* » Il décidait de garder les institutions telles que les avait prévues Boris Eltsine dans la Constitution adoptée en 1993. Mais après sept années de "thérapie de choc" qui avait ruiné l'économie russe, Poutine comprenait que la Russie ne pouvait se contenter de reproduire servilement des modèles étrangers, en l'occurrence occidentaux, de développement politique et économique. La Russie devait trouver « *son propre chemin de renouveau* ». Ce qu'elle fit, sous l'autorité de son chef, avec à la clé un spectaculaire redressement politique, économique et militaire du pays, sans retour au communisme ni "chasse aux sorcières" des dix-neuf millions de membres que comptait le Parti communiste au moment de la dissolution de l'Union soviétique.

Car l'unité de la population, de la société russe a toujours été au cœur des grands soucis de Vladimir Poutine et la manière, par exemple, de régler l'affaire du drapeau national qui divisait le pays depuis dix ans en est une parfaite illustration. À la fin de l'année 2000, il décida d'en adopter non pas un seul mais trois afin de mettre tout le monde d'accord : le drapeau tricolore – blanc, bleu, rouge –, traditionnel depuis plus de trois cents ans ; le blason de l'aigle à deux têtes, qui remonte à environ cinq cents ans ; enfin les forces armées russes étaient autorisées à conserver le drapeau rouge frappé de la faucille et du marteau avec lequel elles avaient remporté la victoire de la Seconde Guerre mondiale, "la Grande Guerre patriotique".

Sur le plan international, Vladimir Poutine a toujours considéré la dissolution de l'Union soviétique comme « *un désastre géopolitique majeur du siècle* ». Pour autant, il n'a pas travaillé à une politique qui aurait remis en cause l'indépendance des anciennes républiques soviétiques. Mais il a œuvré pour maintenir et renforcer entre elles et la Russie des liens politiques et économiques les plus étroits possible. « *L'intégration avec nos voisins est notre priorité absolue* », contre laquelle précisément les États-Unis ont fait de leur politique étrangère une priorité absolue, depuis l'année 1992. Le choc était donc inévitable. Et pour l'éviter, le prévenir et, si nécessaire, y faire face, Vladimir Poutine a mené au nom de la Russie une politique étrangère d'une puissance, d'une prévoyance et d'une sagesse qui ne peut que forcer le respect.

En Tchétchénie, il mena une croisade victorieuse qui ramena définitivement la petite république du Caucase dans le giron de la Fédération de Russie tout en rétablissant l'ordre et la paix au sein de populations qui apportent aujourd'hui un soutien massif à Vladimir Poutine dans sa croisade en Ukraine. Victoire de la Russie, échec des États-Unis qui apportaient soutien informationnel, politique et financier au terrorisme islamique tchétchène.

Le 13 février 2007, lors de la Conférence internationale sur la sécurité à Munich, Vladimir Poutine dénonça loyalement, en toute vérité, un monde unipolaire, avec « *un seul centre de pouvoir, un seul centre de force et un seul centre de décision* », c'est-à-dire les États-Unis et l'élargissement de l'OTAN qui « *n'a rien à voir avec la modernisation de l'Alliance ni avec la sécurité de l'Europe. Au contraire c'est un facteur représentant une provocation sérieuse et abaissant le niveau de la confiance mutuelle. Nous sommes en droit de demander ouvertement contre qui cet élargissement est opéré.* » Contre la Russie évidemment qui va pied à pied contrer ses « partenaires occidentaux » et accentuer ainsi son rayonnement international dans le monde, en particulier au Moyen-Orient.

Opposition de la Russie à l'invasion de l'Irak en 2003 par une coalition menée par les États-Unis et qui entraîna le renversement de Saddam Hussein, le démantèlement complet des institutions de l'État irakien et l'apparition d'un mouvement terroriste islamiste international, l'État islamique, lequel propagera le chaos de l'Irak jusqu'en Libye en passant par la Syrie.

Même opposition de la Russie en 2011, et pour les mêmes motifs, à la coalition formée par Français, Anglais et Américains qui, à la faveur d'une résolution de l'ONU à dessein ambiguë, renversa le régime de Mouammar Kadhafi, plongeant le pays dans le chaos, aucun des coalisés n'ayant prévu quoi que ce soit pour pallier l'effondrement de l'État libyen.

Mais en Syrie, en 2015, la Russie, de l'opposition diplomatique, passe à l'action militaire pour contrer sur le terrain les États-Unis qui feignent de combattre les mouvements islamistes mais qui, en réalité, visent le renversement du gouvernement de Bachar el-Assad. L'intervention « contre-révolutionnaire » de la Russie en Syrie se révélera un très grand succès tant diplomatique que militaire au Moyen-Orient, directement au détriment des États-Unis qui en définitive perdent dans cette région du monde très sensible beaucoup de crédit.

Dans son étranger proche, la Russie demeure en définitive la maîtresse du jeu dans les relations internationales, en particulier depuis l'année 2008, depuis son intervention militaire en Ossétie du Sud pour refouler les troupes de Tbilissi qui voulaient, de force, remettre cette région dans le giron national géorgien. Les velléités de la Géorgie d'intégrer l'OTAN furent ainsi barrées, les appétits américains sur les ressources énergétiques de la région également.

Comme en Asie centrale d'ailleurs avec de surcroît le retrait des troupes américaines des bases qu'elles occupaient en Ouzbékistan et au Kirghizstan et surtout leur départ définitif d'Afghanistan. Dans le conflit ouvert qui oppose l'Azerbaïdjan et l'Arménie à propos du territoire du Haut-Karabakh situé en plein territoire azéri et peuplé d'Arméniens, la Russie apparaît comme la seule force d'arbitrage.

Toutefois l'Ukraine, point focal de cet affrontement recherché par les États-Unis, deviendra au fil des ans un véritable « chemin de croix » pour Vladimir Poutine. Que ce soit en 2004, en 2014 ou en 2022, il a toujours réussi à éviter le pire mais force est de constater qu'il n'a jamais réussi jusqu'à présent à régler durablement la situation.

En 2004, à la faveur d'une révolution dite « orange », Viktor Iouchtchenko accède à la tête de l'État ukrainien et mène, vis-à-vis de la Russie, une politique très virulente, qui exigera de Vladimir Poutine puis de Dmitri Medvedev une politique très ferme centrée principalement sur le contrat d'approvisionnement en gaz russe qui lie les deux pays et dont l'Ukraine a un besoin vital pour alimenter son industrie. Le bras de fer prendra fin provisoirement en 2010 avec l'élection de Viktor Ianoukovitch nettement plus favorable à la Russie, l'Ukraine n'ayant pas obtenu le statut de candidat à son adhésion à l'OTAN.

Les États-Unis, conjointement avec l'Union européenne, continuent leurs actions pour retirer l'Ukraine de l'orbite russe, provoquer et soutenir la révolution du Maïdan en 2014 qui permet l'installation illégale d'un gouvernement à la tête de l'Ukraine et qui va aussitôt engager une politique très hostile à la Russie et aux populations russophones du pays.

Vladimir Poutine organise alors un premier coup de maître en réintégrant, sans coup fêrir, la Crimée dans

le giron russe et apporte son soutien au soulèvement des régions du Donbass. Le pays plonge dans une guerre civile très meurtrière. Puis deuxième coup de maître de Vladimir Poutine, le 12 février 2015, avec la signature des accords de Minsk-2 entre les Républiques autoproclamées de Donetsk et de Lougansk et les autorités de Kiev, de surcroît sous l'égide de la Russie, de la France et de l'Allemagne. La convention organisait le règlement du conflit avec le recouvrement de la souveraineté de Kiev sur toutes les frontières de l'Ukraine avec la Russie mais à la condition préalable d'un aménagement constitutionnel accordant aux provinces du Donbass une certaine autonomie. Succès diplomatique incontestable remporté par la Russie.

Toutefois "l'essai" ne sera pas transformé. Ces accords signés à l'avantage de Moscou ne furent jamais appliqués par la partie ukrainienne qui n'aura de cesse d'accentuer le siège des régions sécessionnistes et de préparer des opérations militaires de grande envergure pour en reprendre le contrôle. Au bout de sept années, il était trop clair que les États-Unis, certains pays européens tels la Pologne et l'Ukraine évidemment voulaient la guerre, ne laissant ainsi plus d'autre choix à la Russie que d'en prendre l'initiative. C'est ce que fit Vladimir Poutine le 24 février 2022 à la surprise du monde entier et en premier lieu celle du Saint-Père entraîné du coup à prononcer un mois plus tard, le 25 mars 2022, la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie.

Les objectifs impartis à cette "opération militaire spéciale" sont, d'une part, la protection des populations du Donbass dont la Russie avait au préalable reconnu l'indépendance et, d'autre part, la démilitarisation de l'Ukraine et sa "dénazification" afin d'empêcher son asservissement à l'OTAN.

Plus d'un an après le début des hostilités, les combats font toujours rage. Les deux belligérants sont déterminés à aller jusqu'au bout de leur engagement et on peut subodorer, bien que les chiffres soient de part et d'autre gardés dans le plus grand secret, que les combats sont très meurtriers.

Cette guerre est utile ne serait-ce que pour l'esprit de sacrifice qu'elle suscite en masse parmi les soldats russes... et peut-être ukrainiens... Elle est utile pour combattre cet esprit de liberté, de culte de l'homme qui n'est autre que celui de Satan et qui conduit à l'adoption de ces lois les plus immorales contre lesquelles veut se défendre la Russie en plus de son indépendance et de sa souveraineté. Mais cette guerre en Europe n'en est pas moins horrible. Pourquoi la Russie, désormais consacrée au Cœur Immaculé de Marie, n'a-t-elle pas remporté jusqu'à présent une victoire éclatante ? Il y a deux raisons à cela.

La première raison est simple à exposer. Les États-Unis et tous leurs alliés occidentaux animés

d'une haine invincible contre la Russie ont mis leur "va-tout" dans cette guerre. Même s'ils ne peuvent prendre part directement aux combats du fait de l'armement nucléaire et stratégique que la Russie a eu la prudence de développer et de maintenir, elles ont déployé toute leur puissance militaire et financière. C'est donc une guerre gigantesque à laquelle la Russie doit faire face contre tous les pays d'Occident. À moins d'un miracle, les combats ne peuvent que durer dans le temps.

La seconde raison est plus délicate à cerner mais elle est bien réelle et sans doute déterminante.

La Russie, les populations de Russie sont l'objet d'une mystérieuse prédestination, d'une préférence inexplicable du Cœur de Dieu qui les a confiées au Cœur Immaculé de Marie au point d'en être venu à ordonner au Saint-Père et à tous les évêques catholiques de consacrer cette nation à ce Cœur Immaculé. Mais la Sainte Vierge, pour autant, ne saurait accorder aujourd'hui à la Russie une victoire éclatante dans les terres chrétiennes d'Ukraine alors qu'elle n'est pas revenue de toutes ses "erreurs" que Notre-Dame prit soin de dénoncer à Fatima dans son grand Message qu'elle confia le 13 juillet 1917 à Lucie, François et Jacinthe.

Vladimir Poutine s'oppose à juste titre au monde unipolaire que veulent imposer les États-Unis et il propose d'instaurer un monde multipolaire. De quoi s'agit-il ?

Devant le club Valdaï, le 28 octobre 2022, il s'en est expliqué : *« L'effondrement de l'Union soviétique a bouleversé l'équilibre des forces géopolitiques. L'Occident s'est senti vainqueur et a déclaré un arrangement mondial unipolaire, dans lequel seuls sa volonté, sa culture et ses intérêts avaient le droit d'exister. Aujourd'hui, cette période historique de domination sans limites de l'Occident sur les affaires mondiales touche à sa fin (...). Un nouvel ordre mondial se dessine sous nos yeux. Dans cet arrangement mondial, nous devons écouter tout le monde, prendre en considération toutes les opinions, toutes les nations, toutes les sociétés, toutes les cultures et tous les systèmes de perspectives mondiales, d'idées et de concepts religieux, sans imposer une seule vérité à qui que ce soit. Ce n'est que sur cette base, en comprenant notre responsabilité pour le destin des nations et de notre planète, que nous créerons une symphonie de la civilisation humaine. »*

Si la guerre en Ukraine poursuit en définitive une pareille chimère, il est certain que la Sainte Vierge ne peut donner sa pleine bénédiction.

D'une part cette opposition à l'Occident parfaitement justifiée lorsqu'elle vise l'hégémonie américaine et son messianisme universel protestant et capitaliste, semble englober, dans l'esprit de Vladimir Poutine,

l'Occident des siècles passés, comme il l'a clairement expliqué le 30 septembre 2022 à l'occasion de la signature des traités d'adhésion à la Russie des Républiques de Donetsk et Lougansk et des régions de Zaporijjia et de Kherson. « *Il est bon de rappeler à l'Occident qu'il a commencé sa politique coloniale dès le Moyen Âge, suivie de la traite mondiale des esclaves, du génocide des tribus indiennes en Amérique, du pillage de l'Inde et de l'Afrique, des guerres de l'Angleterre et de la France contre la Chine, à la suite desquelles elle a été contrainte d'ouvrir ses ports au commerce de l'opium.* »

Avec cette analyse libérale selon laquelle chaque pays doit vivre en fonction de sa culture, sa religion, les principes librement posés par leurs peuples, Poutine fait obstacle au rayonnement missionnaire et colonisateur d'hier de l'Occident parfaitement légitime car siège de la civilisation chrétienne et source du rayonnement missionnaire et colonisateur de demain de la Russie lorsqu'elle sera revenue de son schisme.

D'autre part, cette indifférence à toute forme idéologique de gouvernement est un danger pour une Russie qui, du fait des États-Unis et de leurs alliés, se trouve actuellement sur une trajectoire qui la conduit à nouer des liens de plus en plus étroits avec la République populaire de Chine dont elle risque "d'importer" sur son propre territoire, au sein de sa population, l'idéologie communiste. Par exemple, des accords sino-russes prévoient des échanges d'étudiants. Il y a des universitaires russes et des intellectuels qui tournent leurs regards admiratifs vers les institutions d'une Chine qui semble avoir réussi là où l'URSS a échoué...

Mais il y a plus grave encore.

Vladimir Poutine n'est pas l'homme d'un parti et encore moins celui d'une idéologie. Il est très lucide quant aux vices du régime soviétique qui ont provoqué son effondrement général en 1991. Mais il n'envisage pas, pour autant, de rejeter entièrement "l'œuvre" de l'URSS. « *La Russie est l'État successeur légal de l'URSS, et la période soviétique – avec tous ses triomphes et ses tragédies – est une partie inaliénable de notre histoire millénaire.* » Et c'est là précisément que réside chez Poutine une grosse ambiguïté, ne voulant clairement distinguer la Russie de l'URSS. Or il est un prétendu "triomphe" de l'URSS auquel il tient particulièrement, lui et tout son peuple d'ailleurs : "la Grande Guerre patriotique". Il sait parler avec beaucoup d'émotion des immenses sacrifices que les populations russes ont dû consentir durant le conflit mais il demeure très dépendant de la grille d'analyse des événements, de l'histoire tels qu'ils lui ont été sans doute enseignés à l'Université soviétique.

Dans un article publié le 19 juin 2020, Vladimir

Poutine nie toute responsabilité de l'URSS dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Il affirme qu'à partir de l'année 1944, « *l'Armée rouge a entamé sa mission de libération en Europe. Elle a sauvé des nations entières de la destruction et de l'esclavage, et de l'horreur de l'Holocauste.* » Il loue l'ordre mondial instauré à l'issue du conflit par Staline, Roosevelt et Churchill à la faveur duquel l'URSS a pris « *la tête du mouvement anticolonial, qui a ouvert à de nombreux peuples du monde entier la possibilité de progresser, de réduire la pauvreté et les inégalités, et de vaincre la faim et la maladie.* »

Cette analyse politique est diamétralement opposée à celle de la Sainte Vierge car c'est bien cette victoire remportée par les forces communistes soviétiques qui a permis à la Russie de « *répandre ses erreurs* » dans le monde entier, en particulier pour libérer les peuples du "joug colonialiste" occidental et leur rendre dans les larmes et dans le sang une prétendue liberté.

C'est précisément ce que notre Père dénonça avec une clairvoyante acuité dans sa *LETTRE À MES AMIS* n° 100 du 1^{er} janvier 1962 : « Derrière la façade nationaliste, raciste et xénophobe, c'est le communisme mondial qui ravit à l'Europe tout entière son aire ancienne de civilisation, avec l'accord des grandes démocraties anglo-saxonnes. Nous, peuples catholiques, européens, sommes dépouillés, bannis, haïs, et c'est de nous, de ce que nous représentons qu'on libère les peuples. »

Aussi cet objectif affiché aujourd'hui de « *dénazifier* » l'Ukraine, terre avant tout chrétienne, l'emploi de cette rhétorique soviétique qui n'a rien de russe n'est-elle pas l'expression d'une volonté de mener cette « *opération militaire spéciale* » dans l'esprit révolutionnaire de la "Grande Guerre patriotique" ? Et lorsque cette guerre cessera, quelle paix sera possible entre une Russie et une Ukraine – peuples chrétiens – devenus ennemis mortels, séparés par ce flot de sang versé par leurs soldats dressés les uns contre les autres dans ces combats fratricides ?

Aussi notre première espérance, pour l'issue de cette guerre, c'est la conversion de la Russie... et de l'Ukraine que le Saint-Père a consacrées, l'une comme l'autre, au Cœur Immaculé de Marie. Une paix durable, qui sera un miracle, ne pourra naître que d'une vraie conversion de ces deux pays qui partagent en définitive les mêmes "erreurs". Mais encore faut-il que le Saint-Père, consacré également "*motu proprio*" à ce même Cœur Immaculé, revienne de ses erreurs à lui. « *Ah ! restez avec nous, Notre-Dame ! Soyez le salut du pape François. Enflammez son cœur de Pasteur du désir de vous consoler et le dogme de la foi sera restauré !* »

(père Bruno de Jésus-Marie.

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

VATICAN II, LA RUINE DE L'ÉGLISE

POUR comprendre la funeste orientation prise par le concile Vatican II dès son ouverture, il faut remonter au début du vingtième siècle, précisément aux avertissements pathétiques du pape saint Pie X qui condamna le modernisme. L'abbé de Nantes écrit : « Il n'y a de secte dans l'Église qu'une seule, partie de rien il y a un siècle, devenue partout maîtresse aujourd'hui. Saint Pie X l'avait démasquée et exécrée après en avoir étalé toute la perfidie, dans son encyclique *PASCENDI DOMINICI GREGIS* du 8 septembre 1907. Contre elle, il avait dressé le barrage formidable du serment antimoderniste imposé à toute entrée en charge dans l'Église. À jamais marquée d'infamie, la secte n'a subsisté qu'en s'installant dans le secret et le parjure. Tous ses affidés prêtèrent un serment de fidélité à des dogmes auxquels ils ne croyaient pas, et cela jusqu'à la suppression... C'était un conglomerat de prêtres et d'évêques, de théologiens et de philosophes, de savants et de journalistes, en principe “chrétiens”, en fait rationalistes ou fidéistes, les uns franchement athées ou agnostiques, les autres illuminés, charismatiques, tous libéraux, tous démocrates, ayant pour trait commun une *ouverture* passionnée à tout ce qui est ennemi de l'Église et une *fermeture* haineuse à leurs frères catholiques, fervents défenseurs de la foi. C'était, c'est toujours la franc-maçonnerie de l'Église. » (CRC n° 223, juin 1986, p. 1)

De fait, malgré toutes les mesures prises pour extirper le modernisme, saint Pie X n'arriva à le juguler que partiellement, à tel point que dix ans plus tard, sous le pontificat de Pie XI, le cardinal Billot, très informé de la duplicité des modernistes, se déclara très opposé à la réunion d'un Concile. Il prévoyait que cette assemblée deviendrait pour eux une formidable tribune, leur permettant de répandre leurs hérésies dans toute l'Église.

« Voici la raison la plus grave qui me paraît militer de façon absolue pour la négative, écrivait-il. La reprise du concile Vatican I^{er} est désirée par les pires ennemis de l'Église, autrement dit les modernistes, qui s'approprient déjà, les indices les plus certains en font foi, à profiter des États généraux de l'Église pour faire la révolution, le nouveau 1789, objet de leurs rêves et de leurs espérances. »

Les successeurs de saint Pie X, Benoît XV et Pie XI, renouèrent avec la politique de son prédécesseur Léon XIII. Pie XI passa systématiquement des accords avec les gouvernements francs-maçons et persécuteurs, tandis qu'il désavouait et même condamnait

les mouvements contre-révolutionnaires. Pour imposer sa politique, il renouvela les épiscopats, nommant des évêques qui lancèrent et développèrent son Action catholique spécialisée, d'esprit et de méthode démocratiques. C'est ainsi que les démocrates-chrétiens accédèrent à nouveau à de hauts postes ecclésiastiques et « il est impossible d'être libéral et démocrate sans entretenir d'intimes sympathies et complicités avec l'ennemi et se laisser gagner insensiblement par le modernisme. “*Nul ne peut servir deux maîtres*”, nul ne peut prétendre plaire au Christ-Roi et au Peuple-Roi, à l'Église et à la franc-maçonnerie, à Dieu et aux Sans-Dieu. Il faut à certaines époques être martyr ou parjure. » (CRC n° 97, octobre 1975, p. 5)

« Après quarante ans de cheminement souterrain, travail de taupes, la secte refait surface à la faveur des événements de 1944, Libération-révolution, tripartisme et terreur de l'épuration. Avec la gauche au pouvoir, le modernisme impose ses hommes et ses idées dans l'Église. À nouveau héroïquement dénoncée et réprouvée par Pie XII, par l'encyclique *HUMANI GENERIS* du 12 août 1950, ses épigones réduits au silence et dispersés, la secte prépare méthodiquement sa revanche, de concert avec ses aides extérieures habituelles, elles-mêmes déjà dominantes, le judaïsme, la franc-maçonnerie, le protestantisme et le capitalo-socialisme international. Étranges appuis pour les grands théologiens et les généreux apôtres de l'Évangile nouveau ! » (CRC n° 223, p. 1)

Malheureusement, Pie XII eut la faiblesse de ne pas condamner nommément les théologiens novateurs et hérétiques, tels Congar et de Lubac, qui relevèrent la tête sous le pontificat de son successeur Jean XXIII, dont ils n'avaient rien à craindre puisqu'il partageait plusieurs de leurs erreurs. Sous le pontificat de saint Pie X, don Roncalli avait été suspecté de modernisme et, à Rome, la Consistoriale, c'est-à-dire la congrégation romaine des diocèses, avait ouvert un dossier contre lui. Lorsque avec le recteur et l'économe du séminaire de Bergame, don Roncalli fut reçu, le 2 juin 1914, par le cardinal de Laï, secrétaire de ladite congrégation, celui-ci lui fit une sévère monition : « *Professeur, je vous recommande attention et prudence dans l'enseignement des Écritures. Prenez garde ! Prenez garde !* » (Dreyfus, *JEAN XXIII*, éd. Fayard, 1979, p. 53)

Alors que le pape Pie XII avait renoncé en 1951 à convoquer un Concile, des cardinaux le jugeaient absolument nécessaire tant le dogme de

la foi était attaqué par le néo-modernisme et son foisonnement d'hérésies.

Après la mort de Pie XII, en 1958, au conclave, dans la nuit du 27 octobre, les cardinaux Ottaviani et Ruffini, tous deux conscients des graves menaces qui pesaient sur l'Église, visitèrent dans sa chambre le cardinal Roncalli dont l'élection sur le trône de Pierre paraissait désormais assurée. Ils lui suggérèrent de mettre au programme de son pontificat la réunion d'un Concile œcuménique. Six jours plus tard, le 2 novembre, le cardinal Ruffini en parla de nouveau à Jean XXIII : « Le premier document, indique Hebblethwaite, faisant mention d'un Concile date du 2 novembre : après avoir reçu en audience le cardinal Ruffini, [le pape] Jean note qu'ils ont discuté de la possibilité de convoquer un Concile. » (Hebblethwaite, *JEAN XXIII, LE PAPE DU CONCILE*, éd. Le Centurion, 1988, p. 312-313 ; 339). Ainsi la réunion d'un Concile lui fut-elle demandée par des cardinaux conservateurs comme un remède à l'apostasie envahissante.

JEAN XXIII DÉCRÈTE L'AGGIORNAMENTO DE L'ÉGLISE

Cependant, Jean XXIII voulut que sa décision de convoquer un Concile apparaisse publiquement comme une idée tout à fait personnelle, et même une lumière du Saint-Esprit, dont il disait avoir été privilégié. Mais il a donné tant de versions diverses et contradictoires des circonstances de cette prétendue "inspiration", tant sur son lieu que sur sa date, que Peter Hebblethwaite, son biographe, et hagiographe ! en vient à expliquer : « Sa mémoire lui jouait certainement des tours, mais le processus totalement inconscient (*sic*) de relecture de ses souvenirs met en lumière ce qu'il voulait que l'on croie à propos du Concile plutôt que ce qui s'est exactement passé. » (p. 348)

L'illumination de Jean XXIII lui permit de s'éloigner des préoccupations réactionnaires des deux cardinaux conservateurs et de fixer à l'assemblée œcuménique des buts novateurs.

En effet, le discours du pape Jean XXIII pour l'ouverture du concile Vatican II, le 11 octobre 1962, répondit aux vœux des modernistes, en donnant à l'assemblée « trois directives, vagues, flatteuses et follement prometteuses : réforme de l'Église, dialogue œcuménique, ouverture au monde. Déjà l'intégrisme avait tort, remarque l'abbé de Nantes, et tout ce qui opposerait un frein à ce mouvement généreux serait considéré comme désagréable et inopportun. La prime serait accordée à tous les programmes marqués de l'audace et de la nouveauté :

- le changement des formules et des institutions... alors, songez à la mise en feu des imaginations réformatrices !
- l'autocritique de l'Église et la réhabilitation des

dissidents... jusqu'où iraient dans cette voie les irresponsables soucieux de plaire aux observateurs, tout proches dans leur tribune !

– la reconversion de l'Église au service de l'Homme moderne et de la Cité terrestre... et cette exaltation des valeurs humaines ne connaîtrait plus de bornes ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 184 du 25 septembre 1964)

« Chose étonnante, observait notre Père, il ne s'est trouvé personne pour s'opposer dès le principe à un tel programme. Tous ont accepté d'entreprendre cette œuvre pour laquelle ils n'avaient nulle compétence juridique ni lumière divine, œuvre qui n'était pas à tenter ni même à désirer. Ainsi se sont-ils égarés dans des voies de perdition, et avec eux toute l'Église. » (CRC n° 1 du 11 octobre 1967, p. 6)

L'abbé de Nantes a relevé pas moins de huit hérésies dans ce discours du 11 octobre 1962. Gardons sa dénonciation du modernisme de Jean XXIII et de son porte-plume, le cardinal Montini, futur pape Paul VI. Nous mettons les paroles du Pape en caractères gras italiques.

« *“Il faut présenter notre doctrine certaine et immuable de la façon qui répond aux exigences de notre époque”*, c'est la cinquième hérésie.

« Comment cela peut-il se faire sans trahir le *“dépôt de la foi”* ?

« Ici, c'est Montini qui a repris la plume, pour dire carrément le principe clef de l'entreprise : *“En effet (dit-il, comme si cet “en effet” avait la moindre valeur d'explication)... En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine (j'aimerais mieux le mot théologique “inviolable doctrine”, juste avant qu'on vous explique comment la violer sans douleur et sans cris !), et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées”*, avec une queue de phrase mal soudée à l'ensemble, mais évocatrice de chirurgies inquiétantes : *“en leur conservant toutefois (!) le même sens et la même portée”*. C'est sûr ? Oui ? Vous vous en portez garant ?

« *Vade retro*, moderniste condamné depuis cent ans par un saint aux lumières victorieuses de vos ténèbres de Satan. Ce que vous voulez, c'est paraître respecter l'Église, oh oui ! la vénérable Église, la virginale Église, mais lui changer son corps. Pour en faire un objet de plaisir au goût et selon les exigences du monde et de son Prince qui n'a de volonté depuis le commencement que de la violer sous les yeux du monde entier avec la bénédiction de son Chef ! » (*AUTODAFÉ*, éd. CRC, p. 51)

Le 11 octobre 1962, après la messe solennelle, le Pape s'agenouilla pour prononcer, comme l'exige le droit canon, une profession de foi. Ce n'était pas la nouvelle formule préparée par le cardinal Ottaviani,

L'ADMONESTATION DE MGR BLAISE MUSTO (3 DÉCEMBRE 1962)

MGR Musto, évêque d'Aquino, en Italie, intervint dans l'aula conciliaire le 3 décembre 1962 pour dénoncer la manœuvre des réformistes qui altéraient et changeaient la doctrine sous prétexte de promouvoir une nouvelle pastorale :

« J'ai été ému par les propos de certains Pères contre le schéma *De Ecclesia*, auquel on reproche de ne pas avoir un caractère pastoral et missionnaire. Cette critique, portée contre les schémas dogmatiques ou doctrinaux dès les premiers jours du Concile, dure encore jusqu'à plus soif. Ceux qui tiennent de tels propos semblent ne pas bien connaître la nature de leur charge pastorale qui comporte assurément, en tout premier lieu et le plus possible, le devoir de transmettre aux chrétiens la vérité originelle et, une fois transmise, de la protéger, surtout à notre époque où des ennemis d'un nouveau genre s'acharnent à renverser de fond en comble l'ensemble du système dogmatique avec des procédés les plus subtils.

« Si quelqu'un soutient que les constitutions du Concile doivent avoir un caractère pastoral, et cela pour tendre subrepticement à faciliter la réunion avec les frères séparés, qu'il sache qu'un artifice de cette sorte ne correspond ni à la mission ni à la manière d'agir de l'Église.

« Nous adjurons avec véhémence ceux qui affirment que le schéma *De Ecclesia* doit être complètement refondu par la commission mixte récemment élue par l'autorité du Souverain Pontife. Des raisons objectivement solides manquent pour agir ainsi.

« On a affirmé que l'Église doit être présentée comme servante de tous ceux qui ont été rachetés par le Sang du Christ. Mais à partir de là que personne n'ait le droit de détourner sa pensée de la nature de cette même Église, société parfaite, exerçant son triple pouvoir, juridiquement organisée, et qui doit garder le dépôt de la foi indemne de l'erreur et le protéger des attaques ennemies par une autorité inébranlable. Et tous ces points doivent être

précisés en termes très fermes, comme le fait notre schéma, d'autant plus que des hommes de perdition visent, avec une audace des plus criminelles, à enchaîner la Parole de Dieu et à attenter aux droits de l'Église.

« Vénérables Pères, que chacun de nous, se détournant avec horreur du goût de la nouveauté et des disputes d'école, se souvienne de l'enseignement de saint Paul, dans la deuxième à Timothée : *"Mais toi, sois fidèle à ce que tu as appris et à ce que tu as cru, sachant de qui tu l'as appris."* Et qu'il se rappelle aussi les paroles du même Apôtre, qui semblent avoir été proférées pour notre époque : *"Viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables."*

« Je conclus. Pour tout dire en peu de mots, ce schéma de la constitution dogmatique... »

Le cardinal Ruffini, président de séance, l'interrompt : « Je vous demande, je vous demande, pardonnez Monseigneur, votre temps de parole est passé. »

Mgr Musto : « J'ai fini ! j'ai fini ! *De Ecclesia*, bien que perfectible, me plaît beaucoup. »

Le cardinal Ruffini : « Il y a la *liberté de parole* de part et d'autre, c'est pourquoi tous nous entendons volontiers de quel avis sont les Pères. Maintenant la parole au dernier intervenant. » (Acta 1, IV, p. 206-208)

IL FALLAIT ROMPRE SA COMMUNION EN QUITTANT LE CONCILE.

La *liberté de parole*... même pour les hérétiques ?

Hélas ! ce fut la règle dans ce Concile d'un nouveau genre, devenu une assemblée démocratique où toutes les opinions pouvaient et devaient s'exprimer. « J'aurais voulu, écrivait l'abbé de Nantes, qu'une grosse cloche aux mains d'un défenseur de la foi vienne dès le premier jour interrompre et reprendre la parole à tout orateur vantant l'hérésie

ou méprisant l'Église ; le Concile en eût pris un autre cours ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 185 du 1^{er} octobre 1964)

C'est le contraire qui est survenu parce que Jean XXIII a désavoué les défenseurs de la foi à maintes reprises.

De plus, il est remarquable que ce soit le cardinal Ruffini qui ait lui-même interrompu Mgr Musto pour donner la parole au suivant... La foi des grands princes de l'Église, conservateurs, n'était plus indicative, impérative, certaine : ils n'ont pas tenu ferme la vérité comme un absolu divin à l'encontre des pires ennemis de l'Église.

Assurément, il aurait fallu exiger et obtenir des définitions dogmatiques, assorties d'anathèmes solennels ayant de soi caractère formel d'infailibilité et, si cela s'avérait impossible, quitter l'aula conciliaire en se déclarant publiquement en rupture de communion, – ce n'était pas faire schisme –, rupture motivée par une accusation d'hérésie contre les décrets novateurs du Concile. Cette démarche, l'abbé de Nantes la recommanda publiquement aux Pères traditionalistes, et il sollicita personnellement Mgr Marcel Lefebvre en privé, pendant l'été 1965, avant la dernière session du Concile.

Mais nul n'osa cet éclat sauveur. Pas un évêque ne se dressa pour exiger que les grandes controverses de Vatican II soient tranchées par des sentences marquées du sceau d'un enseignement solennel, donc prononcées avec la garantie formelle de l'assistance positive du Saint-Esprit, comme cela avait été le cas dans tous les Conciles œcuméniques précédents.

« Dans les batailles humaines, écrit l'abbé de Nantes, ce sont les violents qui l'emportent. Il n'y a de bataille divine qu'au nom de la foi toute pure, qui alors est plus forte que tout. Mais il faut que la foi se trouve des témoins, des témoins qui se font égorger. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 216 du 11 novembre 1965)

pro-préfet du Saint-Office, et reprenant la condamnation des erreurs réprouvées dans *HUMANI GENERIS*. Jean XXIII avait voulu garder l'ancienne, mais amputée du serment antimoderniste. Le Souverain Pontife et les autres Pères conciliaires, écrit l'abbé de Nantes, « prononcèrent certes “la profession tridentine”, anti-protestante, mais ils s'affranchirent de l'obligation du serment antimoderniste, celui qui rendait parjures un certain nombre d'entre eux depuis un certain nombre d'années et de prestations de serment mensongères ». (CRC n° 253, mars-avril 1989, p. 3)

De plus, le Pape dispensa les 244 experts (*periti*) nommés le 28 septembre 1962 de prêter le serment antimoderniste. « C'est un crime », écrivait l'un d'eux, Mgr John Clifford Fenton, de l'université catholique de Washington. Ce dernier s'alarmait de voir les évêques pris en main par des néomodernistes. Le 19 octobre, il notait dans son Journal : « Depuis la mort de saint Pie X, l'Église a été dirigée par des papes faibles et libéraux, qui ont truffé la hiérarchie d'hommes indignes et stupides. Ce Concile rend cela très évident. » (Giuseppe Alberigo, *HISTOIRE DU CONCILE VATICAN II*, t. 2, éd. du Cerf, 1998, p. 117)

PRISE DE POUVOIR PAR LES RÉFORMISTES

Le cortège de tous les évêques du monde « pénétra le 11 octobre 1962 dans un terrible malaxeur. Les deux mille conservateurs de bonne volonté qui composaient cette foule mitrée, au lieu d'être orientés par le Pape vers les docteurs de la foi – et il y en avait ! – allaient être livrés sans répit à la prédication et aux pressions du clan progressiste de jour en jour plus arrogant. La tribune du Concile lui donnait une autorité, un moyen de propagande dont il n'aurait pas rêvé ! Il lançait ses idées, ses mirages, ses exigences, à la face de Rome et de ses Offices. Tout le troupeau des évêques écoutait ces nouveautés, un peu éberlué, puis se mettait en mouvement, entraînait dans le jeu nouveau, tandis que, au-delà, les mêmes discours repris et amplifiés par la presse s'en allaient réveiller tous les peuples catholiques de l'univers. Le progressisme venait de Rome !

« La Curie ? Jean XXIII l'avait, dès le premier discours, écartée et jetée en suspicion. Les docteurs de la foi ? leurs avis seraient encore reçus, mais comme d'inutiles et fâcheuses jérémiades dont on tiendrait compte, sans plus. D'avance ils ne pouvaient l'emporter. On leur permettait seulement de faire un baroud d'honneur. » (*Lettre à mes amis* n° 184)

Ainsi, en raison des funestes orientations données au Concile par Jean XXIII, la minorité moderniste et progressiste réussit à s'emparer du pouvoir au cours de sa première session et à rejeter les schémas préparatoires qui étaient en grande partie l'œuvre des théologiens du Saint-Office.

Après l'intervention de Jean XXIII qui viola le règlement du Concile pour imposer le rejet du schéma préparatoire sur la Révélation, Mgr Fenton trouva le cardinal Ottaviani très alarmé le 23 novembre, disant que « *ce temps était le temps des démons* ».

Le 1^{er} décembre 1962, lorsqu'il présenta à l'assemblée le schéma *DE ECCLESIA* sur l'Église, le cardinal ne se faisait plus guère d'illusion : « *Je m'attends, déclara-t-il, à entendre de vous les litanies habituelles : ce schéma n'est pas œcuménique, et il est trop scolastique, il n'est pas pastoral et trop négatif et d'autres plaintes semblables. Cette fois, je vais vous faire un aveu. Ceux qui ont l'habitude de dire : “Tolle, tolle, substitue illud, retire-le et remplace-le”, se tiennent déjà prêts pour la bataille. Et je vous ferai aussi un autre aveu : avant même que ce schéma n'ait été distribué, un autre schéma, alternatif, a été préparé [par Karl Rahner et Joseph Ratzinger]. Ainsi, tout ce qui me reste à faire, c'est de me taire. Car comme il est dit dans l'Écriture : “Il est vain de parler lorsque personne n'écoute.”* » (*ACTA I*, 4, p. 9)

Le cardinal Ottaviani, déjà trahi à plusieurs reprises par Jean XXIII, avait renoncé à combattre à mort, c'est-à-dire jusqu'à la mort spirituelle de ses adversaires, modernistes et progressistes, par des anathèmes accompagnant des définitions infaillibles.

L'ÉGLISE VA-T-ELLE ÉPOUSER LE MONDE ?

Quatre jours plus tard, le 5 décembre 1962, l'intervention dans l'aula conciliaire du cardinal Montini fut très remarquée parce que, sortant de sa réserve, il exposa ses idées en donnant un programme pour la réforme de l'Église. Il les reprit bientôt dans sa cathédrale de Milan : « Vous voyez l'Église qui est en train de se chercher elle-même, qui avec une grande et émouvante peine cherche à se définir elle-même, à comprendre ce qu'elle est... Non seulement l'Église se cherche elle-même, mais elle cherche le monde (*sic* !). »

Avouez que c'est inquiétant : l'Église, qui est l'épouse du Christ, chercherait quelqu'un..., et ce quelqu'un, c'est le monde ! On craint, on redoute la bigamie spirituelle, d'autant qu'il s'agit à n'en pas douter du monde moderne ! Comment l'Église pourrait-elle être fidèle à Jésus-Christ, son époux et son Chef, si elle épouse le monde issu de la Révolution française, “satanique dans son essence” ?

« Ce sont les mêmes, remarquait notre Père, qui interrogent l'Église, et qui vont répondre pour elle, et ils n'inventent des interrogations poignantes que pour leur fournir des réponses nouvelles, dans l'intention patente de changer la réalité même de l'Église et sa constitution divine. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 204 du 13 mai 1965)

Les décrets de Vatican II, notamment sa constitution *LUMEN GENTIUM*, sur l'Église, furent des textes de compromis : « Tout le monde était à demi content, les uns parce que la nouveauté n'était pas imposée, les autres parce qu'elle n'était pas interdite. En fait, elle était dès lors permise ! Les novateurs peuvent tirer sans trop d'effort de la "*Constitution*" conciliaire une définition de l'Église toute proche du Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle ! Il suffit pour cela d'interpréter le texte selon "*la dynamique du Concile*". » (*LETTRE À MES AMIS* n° 204)

Cette transformation de l'Église en Masdu, c'était ce que le cardinal Montini, qui deviendra Pape l'année suivante, voulait et avait donné comme programme au Concile.

L'ÉGLISE, LUMIÈRE DU MONDE

« Définir la nature de l'Église de telle ou telle manière, remarque encore l'abbé de Nantes, a soulevé tant de passions parce que, certainement, toute une subversion en devait découler. Or, tout s'est joué sur des mots, des mots clés, des slogans, des mots à double sens, immense jeu de dupes. » (CRC n° 52, janvier 1972, p. 4)

Lumen gentium, *Lumière des nations*, les premiers mots de la Constitution de Vatican II sur l'Église, ceux qui font titre, entretiennent l'équivoque et même « provoquent l'erreur. Rompant avec toute la tradition jusqu'à l'encyclique de Pie XII *MYSTICI CORPORIS CHRISTI*, le *Corps mystique du Christ*, le Concile propose l'Église comme la Lumière du Monde au sens où elle serait toute pour lui, à son service.

« Littéralement, c'est le Christ qui est dit, comme dans l'Évangile (Lc 2, 32 ; Jn 8, 12), la Lumière du Monde. Mais Jean XXIII avait appliqué ce titre à l'Église elle-même dans un sens inhabituel.

« Là où les anciens auraient entendu ce terme comme d'une perfection attirante, justifiant le Christ et l'Église de convertir et de récapituler en eux tous les hommes, nos modernes entendent suggérer l'idée d'un service que l'Église doit rendre au monde dans son progrès profane... type aumônerie de lycée transformée en local du Secours rouge !

« Ce n'est plus la Lumière du Buisson ardent qui attire l'homme à la contemplation de la divine Présence au désert. C'est la lumière du réverbère, du projecteur puissant que les hommes d'Église tiennent sur le chantier du monde en construction pour éclairer le travail de leurs frères croyants ou incroyants. » (CRC n° 52, p. 4)

Ainsi, dès le premier numéro de *LUMEN GENTIUM*, l'Église ne veut plus paraître, comme diront les commentateurs, « repliée sur soi, cherchant en elle-même sa propre fin », mais « tournée vers le monde »,

pour le monde. C'est en ce sens qu'elle sera dite et redite « *sacrement universel du salut* » (nos 1 et 48). « *Urgence nouvelle : il faut que tous les hommes, désormais plus étroitement unis entre eux par les liens sociaux, techniques, culturels, réalisent également leur pleine unité dans le Christ.* » (n° 1)

L'abbé de Nantes commente : « Cet *également* fait rêver. Il semble que l'Église vienne apporter son supplément spirituel, son achèvement à une Babel universelle déjà construite. On admettrait l'idée que l'Église est le total des sacrements, leur source et leur plénitude pour ses propres enfants qu'elle engendre à la grâce. Mais non, il s'agit ici de dépasser les frontières et d'évoquer une fonction universelle et tout humaine de l'Église nouvelle, indépendante de son activité culturelle : elle diffusera une force de générosité, de liberté, de fraternité qui aidera les hommes à la transformation du monde. C'était dans le fameux discours du pape Paul VI à Pise. »

Mgr Fenton s'opposa à ces nouveautés, mais il ne fut pas entendu : « *J'ai vu à l'évidence que l'enseignement du premier chapitre du nouveau schéma sur l'Église, ainsi que son style sont ceux de Tyrrell* [moderniste, il fut exclu de la Compagnie de Jésus, sanctionné par Rome et mourut après avoir toujours refusé de rétracter ses erreurs]. *Que Dieu préserve son Église de ce chapitre. S'il passe, ce sera un grand mal.* » (cité par Alberigo, t. 3, p. 41)

TRANSFORMATION DE L'ÉGLISE EN MASDU

« Voilà donc la nouvelle fonction de l'Église, écrivait l'abbé de Nantes. Et c'est une fonction laïque qui mettra le laïcat au premier plan. En ce sens, elle est dite *ferment, levain dans la pâte* et *missionnaire*... au moment où elle cesse tout à fait de l'être, selon l'ancienne acception du terme.

« Mais ce qui révèle totalement la nouveauté de cette fonction humaniste, matérialiste, cosmique, attribuée par le Concile à l'Église, c'est l'expression piège : *Église, âme du monde*. "*En un mot, ce que l'âme est dans le corps, il faut que les chrétiens le soient dans le monde.*" (n° 38) La formule est ancienne, mais le sens en est détourné. On ne dit plus : *Hors de l'Église point de salut*. On dit : l'existence de l'Église seule suffit à sauver le monde où elle agit comme sacrement, comme ferment, comme principe d'animation spirituelle. L'Église ? Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle : MASDU !

« On aura vite fait d'en déduire que partout où il y a animation spirituelle ou culturelle, générosité, lutte libératrice parmi les hommes, sous une forme neuve, l'Église est là ! » (CRC n° 52, p. 4)

Pour réaliser cette mutation, pire ! cette révolution, le Concile donna de nouvelles définitions de l'Église qui l'ont défigurée.

PEUPLE DE DIEUX

CONSTITUTION DIVINE DE L'ÉGLISE : LE CORPS MYSTIQUE DU CHRIST

Avant d'étudier les nouveautés de Vatican II, rappelons ce qu'est la Constitution divine de l'Église :

« Le monde, écrit notre Père, a été créé et toute son histoire prédestinée en vue de l'Église. Le Christ l'a fondée et instituée pour continuer dans l'humanité coupable son Incarnation rédemptrice et en communiquer les fruits de salut à tous les hommes. En elle et par elle seule, tous peuvent et doivent revenir à leur Père Céleste, par le Fils dans l'unité du même Esprit, pour la vie éternelle. »

L'Église est « une société humaine divinisée qu'exprime parfaitement son nom de Corps mystique du Christ.

« 1. L'Église est un Corps dont le Christ est la Tête. C'est par Lui-même, puis par ses Apôtres comme par leurs successeurs que le Christ crée et organise son Église comme un Corps social, vivant et vivifiant, saint et parfait. La hiérarchie en est la cause efficiente, cause créée, humaine, historique et visible.

« 2. L'Église est un Corps dont le Saint-Esprit est l'Âme incréée. Âme divine de ce Corps unique et particulier, le Paraclet a une affinité profonde avec cette Église, l'Église catholique seule. Même quand il sollicite tous les hommes à la vie divine, c'est en dépendance et en vue de son Église unique. Cette œuvre de l'Esprit-Saint est la cause formelle ou le principe immanent d'organisation de ce corps social dont le Christ est le Chef : c'est dire que son énergie descend et se communique hiérarchiquement de la Tête aux membres selon les degrés des pouvoirs institués par le Christ.

« Appartiennent officiellement à cette Église visible ceux qui en sont devenus membres par la profession de foi catholique et la réception du saint baptême, s'ils persévèrent dans sa communion. Ne lui appartiennent pas ceux qui se refusent à y adhérer ou à lui demeurer fidèles. Nombre d'autres en sont membres, eux aussi, unis à elle par les liens moins visibles d'un rudiment de vraie foi et de suppléances des rites sacramentels par lesquels leur parviennent, et de l'Église seule, des grâces de salut et de sainteté. » (CRC n° 51, p. 14, et n° 52, p. 8)

Revenons maintenant à la Constitution conciliaire *LUMEN GENTIUM*.

L'ÉGLISE EST UN MYSTÈRE

C'est le titre de son premier chapitre.

Les Pères traditionalistes eurent « beau protester que l'Église n'était pas un mystère puisqu'on la

voyait, peine perdue. Il fallait commencer par cette affirmation d'incompréhensibilité pour jeter un rideau de brouillard artificiel sur la définition classique, certaine, claire comme le jour : l'Église est une société visible, historique, hiérarchique dont Jésus-Christ est le fondateur et le divin animateur. » (CRC n° 52, p. 4)

La suite du premier chapitre contient une énumération des symboles bibliques par lesquels l'Esprit-Saint a voulu que fût évoqué cet obscur Mystère. S'y trouve la mention de l'Église Corps mystique (n° 7), mais « tout est agencé pour en diminuer l'importance, pour reléguer cette définition trop précise. Il est temps de s'émanciper de cette théologie-là dont Pie XII avait fait au contraire le pilier central de son encyclique sur l'Église ! »

LA PYRAMIDE INVERSÉE

La nouveauté révolutionnaire, on la trouve dès le deuxième chapitre : l'Église est dite *Peuple de Dieu* avant d'être hiérarchique.

En effet, le cardinal Suenens réussit à insérer entre le premier chapitre, *L'Église "mystère"*, et le deuxième prévu sur *La hiérarchie*, un chapitre sur le « *Peuple de Dieu* », sous le prétexte fallacieux que les membres de la hiérarchie font partie de ce peuple comme les autres. *Peuple de Dieu*, remarque l'abbé de Nantes, « suggère une masse inorganique et égalitaire, sans fondation historique ni autorité hiérarchique, sans pouvoirs humains constitués, sans lois ni frontières. Le "*mystère*" consiste en ce que ce magma informe est rassemblé par l'Esprit. » (CRC n° 51, p. 14)

Ce nouveau chapitre fut approuvé par Paul VI nouvellement élu, et introduit définitivement dans le texte conciliaire au cours de la deuxième session du Concile. « Et personne n'a hurlé ! s'indigne notre Père. Personne ne s'est dressé face à l'irruption de la démocratie dans le dogme catholique ? » Non ! Personne ne l'a refusé jusqu'au bout, sauf lui.

« *Il a plu à Dieu que les hommes ne reçoivent pas de Dieu la sanctification et le salut séparément, hors de tout lien mutuel ; il a voulu au contraire en faire un peuple.* » (n° 9)

Attention ! « Le Concile assène toujours ses plus scandaleuses erreurs dès les premiers mots », avertit notre Père. Voici le principe essentiellement faux qu'on retrouvera sans cesse, comme s'il est démontré : les individus sont premiers, et les communautés sont réduites à n'être que des associations contractuelles, instituées par eux, à leur service, sous leur dépendance.

« *C'est pourquoi*, continue le Concile, *il s'est choisi*

le peuple d'Israël pour être son peuple avec qui il a fait alliance... » Relisez ! le faux historique est patent, car voici la vérité : Dieu a choisi Abraham, ensuite le peuple qui sortirait de lui, enfin tous les peuples qui seront par lui, en lui, objets de la bénédiction.

« *Le Christ appelle la foule des hommes de parmi les juifs et de parmi les Gentils...* » Non pas ! il choisit d'abord saint Pierre et ses autres Apôtres, et par eux et leurs successeurs, il appelle tous les hommes au salut : les Juifs d'abord, les Grecs ensuite.

« *L'ensemble de ceux qui regardent avec la foi vers Jésus auteur du salut, principe d'unité et de paix, Dieu les a appelés, il en a fait l'Église, pour qu'elle soit, aux yeux de tous et de chacun, le sacrement visible de cette unité salutaire...* » Plus de médiation d'une hiérarchie divinement instituée et pourvue de pouvoirs divins !

« Il y a d'abord le Peuple, et ce Peuple est donné tout vivant, tout illuminé, sanctifié, rassemblé avant qu'intervienne le moins du monde la hiérarchie, par l'action directe, invisible, gratuite, inattendue, illimitée de... l'Esprit-Saint ! Voilà toute la structure de l'Église renversée et ses frontières abattues.

« On se précipite sur cette lancée :

« Premièrement, ce peuple, c'est le genre humain tout entier. Des formules étudiées laissent entendre que cela n'est encore qu'en espérance oui, mais bien près d'être fait, au moins implicitement ! En tout cas, ce peuple déborde les étroites limites du catholicisme romain et englobe œcuméniquement les "*autres églises chrétiennes*" et même les grands monothéismes et, et, et, on ne s'arrête plus...

« Deuxièmement, ce peuple, plein d'Esprit, est aussi revêtu de toutes les perfections : tous y sont prophètes, tous sont prêtres, et tous rois. Quand on songera à parler de la hiérarchie, on n'aura plus à lui donner qu'un rôle accessoire et vaguement antagoniste. On la mettra "*au service*" de ce peuple de dieux !

« C'est une révolution, constate notre Père. Ainsi, supposez qu'on définisse la famille : une réunion d'enfants bien vivants dont certains sont appelés parents parce qu'ils sont au service des autres enfants. Qu'en direz-vous ?

« Que cette définition pêche par idéalisme : qu'est-ce donc que cette "vie", d'où vient-elle aux enfants, depuis quand et comment se maintient-elle ? Et qu'elle pêche par omission, capitale : elle néglige le fait de la génération, fait premier et constitutif sans lequel tout est subverti. Cette réunion d'enfants n'a plus à reconnaître aucune autorité si les parents, ainsi niés dans leur rôle essentiel, se voient ravalés au rang de domestiques de leur progéniture ! C'est aberrant.

« C'est exactement ce qui s'est inventé au Concile,

par la simple inversion de l'ordre des chapitres de la constitution *LUMEN GENTIUM*. »

Cette inversion « constitue une faute aux conséquences incalculables : l'Esprit ne crée pas un peuple dont la hiérarchie serait servante. L'Esprit suscite par la hiérarchie avec laquelle il a partie liée un peuple fidèle, et le total c'est l'Église Une, Sainte, Catholique, Apostolique et Romaine, pour vous servir !

« L'Esprit-Saint est lié à ce Corps mystique du Christ. L'œuvre du Christ, visible, historique, hiérarchique, est devenue par sa Volonté le support, le cadre, le signe et le sacrement de l'œuvre invisible de l'Esprit-Saint qu'il lui a envoyé, à elle, et à nulle autre. » (CRC n° 52, p. 5)

L'IDÉE ANARCHIQUE DE SERVICE

« *Le Christ Seigneur, pour assurer au peuple de Dieu des pasteurs et les moyens de sa croissance, a institué dans son Église des ministères variés qui tendent au bien de tout le corps. En effet, les ministres qui disposent du pouvoir sacré sont au service de leurs frères* »...

C'est la première phrase du chapitre troisième sur *La constitution hiérarchique de l'Église*.

« Si habile qu'elle soit, remarque notre Père, cette phrase porte en elle toute la contradiction des constitutions démocratiques : le peuple est roi, ses pasteurs viennent en sous-ordre comme des serviteurs. On rappellera pour cela sans cesse la parole du Christ lui-même, "*venu non pour être servi, mais pour servir*" (Mc 10, 45). Mais son utilisation constitue là une énorme escroquerie. Car il y a transfert d'une catégorie morale à une autre, ontologique ou fonctionnelle.

« Ne pas se faire servir, pour un Prince de l'Église, relève de la simplicité de l'homme individuel. Cela ne saurait atteindre la fonction ni modifier l'autorité. Que cette fonction soit ordonnée au bien des sujets, nul ne le niera, mais il est impropre, équivoque et dangereux de toujours la présenter comme un *service* de la communauté, parce que la communauté ne la domine ni ne la règle. Le chef n'est pas le domestique de ses sujets !

« C'est surtout l'idée anarchique de *service* qui a été retenue comme la nouveauté du Concile, tandis que tombait dans l'oubli l'excellente doctrine classique du triple pouvoir des évêques parfaitement rappelée.

« Cette vision d'un peuple parfait au service duquel seraient des ministres a provoqué, dès le Concile, de graves méfaits. L'assemblée, enivrée d'optimisme, a, sur toutes choses, voulu être constituante, tout reprendre sur des bases plus belles : on détruirait tout le juridisme ancien pour tout reconstruire dans la pure fraternité populaire et la liberté évangélique. » (CRC n° 52, p. 5)

NUIT DU 4 AOÛT, FÊTE DE LA FÉDÉRATION

« Le titre d'un autre décret de Vatican II résume bien son ambition sans mesure : *Optatam totius Ecclesiae renovationem*. Le Concile entend réaliser *la rénovation souhaitée de toute l'Église...* À lire ces textes toujours audacieux dans la réforme, on a l'impression d'une *Nuit du 4 août* qui se prolonge en *Fête de la Fédération* ! On détruit le droit ancien, comme une subsistance de la féodalité (*sic !*), et on le remplace par de bons sentiments. Mais cela aboutit inéluctablement à dépouiller les autres de leurs pouvoirs et, sous prétexte de *service*, à s'en attribuer à soi de plus grands. Ainsi naquit l'arbitraire. Plus généralement, disons que cette humilité affectée a favorisé un étonnant orgueil collectif ; cette démagogie a instauré l'oligarchie ; cet optimisme a justifié la tyrannie.

« Le type même de cette réforme est la suppression de l'inamovibilité des curés. La tournure du texte qui l'abroge est tout à fait expressive. On supprime l'inamovibilité en déclarant porter remède à l'instabilité. C'est énorme... Hypocrisie ? Non, autosatisfaction.

« Lisez plutôt :

« *“ Dans sa paroisse, chaque curé doit jouir, en son office, de la stabilité que requiert le bien des âmes. En conséquence [?!], la distinction entre curés amovibles et curés inamovibles est abrogée et on révisera et simplifiera la manière de procéder à la translation et au déplacement des curés, afin que l'évêque puisse dans le respect de l'équité aux sens naturel et canonique du terme pourvoir plus commodément aux exigences du bien des âmes.”*

« En fait, toute garantie juridique est supprimée, mais c'est mieux assurément ! puisque l'évêque devient totalement libre d'arranger les choses *“ plus commodément... pour le bien des âmes ”* ! Inconscience d'évêques qui sincèrement se croient toujours et en tout les meilleurs interprètes de la justice et donc les meilleurs juges et défenseurs de leurs prêtres.

« Reprendre toute cette Réforme point par point montrerait comment la conception même de la vie sociale sur laquelle reposait tout l'ordre ecclésiastique est anéantie. Le Concile y a substitué des bergeries, des vues idylliques sur la vie nouvelle d'un Peuple de dieux où, par principe, il n'y aura plus de conflits que les évêquats ne puissent dirimer collégialement par leur intervention souveraine. » (CRC n° 52, p. 6)

LA BATAILLE DE LA COLLÉGIALITÉ

L'invasion de l'esprit démocratique dans l'Église provoqua des discussions passionnées sur le pouvoir des évêques et du Pape. Ce fut la grande et longue bataille de la Collégialité, mot nouveau qui fit fortune. Cette Collégialité entraînait une modification essentielle de la Constitution de l'Église, comme l'explique notre Père :

« Il s'agissait pour ses tenants de dépersonnaliser l'autorité dans un sens collectiviste et parlementaire. Auparavant, le Pape était le Chef suprême et immédiat de tous, évêques et fidèles. Chaque évêque, soumis au Pape, était Pasteur d'un territoire et du peuple qui y vivait. Les réunions d'évêques, synodes ou conciles, régionaux ou œcuméniques, présentaient un cas suréminent d'autorité personnelle, chacun participant librement et pleinement aux définitions dogmatiques et aux décisions disciplinaires de tous. » (CRC n° 52, p. 6)

La Constitution *LUMEN GENTIUM* fit du Collège épiscopal le fait premier ; elle le rendait dépositaire du « *don spirituel* » accordé par l'Esprit-Saint au Collège des Apôtres et prétendait définir son pouvoir « dans une phrase extrêmement équivoque », remarque notre Père : « *L'ordre des évêques qui succède au collège apostolique dans le magistère et le gouvernement pastoral... constitue, en union avec le Pontife romain son chef, et jamais en dehors de ce chef, le sujet d'un pouvoir suprême et plénier sur toute l'Église, pouvoir cependant qui ne peut s'exercer qu'avec le consentement du Pontife romain.* » (n° 22)

Les novateurs voulaient que le pouvoir des évêques ait pour domaine l'Église universelle et non plus pour chacun strictement son diocèse et son troupeau particulier ; ce pouvoir devant s'exercer sous le mode dit *collégial*.

Et l'abbé de Nantes de protester : « Aucun pouvoir ecclésiastique dans l'Église n'est proprement collégial. Il n'y a, en effet, dans l'Église que des pouvoirs *personnels* exercés par chacun, Pape ou évêque, de manière libre et responsable. »

La collégialité, c'est donc l'exaltation d'un prétendu pouvoir représentatif et collectif de l'ensemble des évêques contre le pouvoir absolu et personnel du Souverain Pontife.

Les réformistes instituèrent, sous prétexte “d'aider” le Pape à porter sa charge, un Synode avec Conseil permanent à Rome, qui n'aura de cesse de faire pression et de dicter sa loi au Souverain Pontife.

LE POUVOIR ÉPISCOPAL RUINÉ

Le revers de la médaille pour les évêques, c'est la perte d'autorité qui découle de cette collégialité. En effet, ce nouveau pouvoir collégial, qui s'exerce sur l'Église universelle, transcende évidemment le pouvoir personnel de chaque évêque sur son diocèse...

C'est pour marquer cette nouveauté qu'ont été instituées les *Conférences épiscopales*, comme d'un nouveau degré hiérarchique, « matelas mou » venant s'interposer entre le Pape et l'évêque, dont « l'inertie sera protectrice du désordre », prévoyait déjà l'abbé de Nantes en décembre 1962.

Le n° 38 du décret sur la charge pastorale des évêques confère une autorité législative à ces Conférences, « absolument sans aucun fondement, écrit l'abbé de Nantes, si j'en juge par l'incapacité où se trouvent les théologiens et juristes d'en établir un solide ». Soixante ans après, ce fondement n'est toujours pas trouvé...

Depuis Vatican II, les évêques ne sont plus que des parlementaires et simples exécuteurs locaux des décisions de l'assemblée épiscopale, préparées par des commissions, secrétariats et autres groupes de pression. « Nos évêques, avant le Concile, exerçaient une autorité réelle et personnelle sur un territoire limité. Ils exercent maintenant sur d'immenses régions et sur un univers illimité une apparence de pouvoir sans autorité réelle. À bas la Collégialité, tarasque diabolique destinée à détruire la hiérarchie catholique au profit des mafias ennemies de Dieu ! » (CRC n° 52, p. 7 et 9)

Remarquons une fois de plus que l'abbé de Nantes avait tout compris sur le moment même puisqu'il s'opposait fermement, pendant la deuxième session du Concile, à cette funeste nouveauté de Vatican II : « Du pouvoir personnel qui était celui de l'évêque dans son diocèse et du Pape sur toute l'Église, pouvoir doté d'une autorité puissante et d'une responsabilité personnelle, l'Église passe à un gouvernement "collégial" ou d'assemblée, dont le propre est de mettre l'autorité aux voix et de diluer la responsabilité jusqu'à la rendre anonyme. » (LETTRE À MES AMIS n° 156 du 31 octobre 1963)

Cette Collégialité constitue une très grave atteinte à la Constitution divine de l'Église qui est monarchique et non démocratique. Pour y rallier tous les Pères conciliaires, une ultime tromperie de Paul VI fut nécessaire. La voici :

L'ÉTIQUETTE "POISON"

Le 16 novembre 1964, jour du vote du chapitre sur la Collégialité, Mgr Felici, secrétaire du Concile, lut et imposa au nom du Pape une *NOTE EXPLICATIVE* préliminaire (*Nota explicativa prævia*) pour la "bonne interprétation" de ce chapitre. Ce rappel dogmatique de la primauté pontificale avait été obtenu de haute lutte par les défenseurs de la foi, sous menace de refus d'approuver le chapitre.

Cette *NOTA PRÆVIA* détruit la nouvelle charte constitutionnelle de l'Église, point par point :

1° Non, le Collège des évêques n'est pas un collège au sens strict, si ce n'est réuni en Concile œcuménique.

2° Non, ce Collège n'est pas héritier du pouvoir extraordinaire du "Collège apostolique".

3° Non, la consécration épiscopale ne suffit pas à

l'acquisition de la qualité de membre du Collège, il y faut encore la détermination juridique du pouvoir par le Pape, chef du Collège.

4° Non, ce Collège ne met aucune limite au pouvoir du Pape. Au contraire, il ne peut agir strictement de manière collégiale que dans certaines conditions et toujours avec son chef.

Cette Note explicative était comme une étiquette rouge "*Poison*" à coller sur le flacon. Celui-ci est dans le commerce, avec sa rutilante garantie d'origine : "*Vatican II, Constitution dogmatique*", tandis que l'étiquette "*Poison*" dort dans le tiroir-caisse des pharmaciens... « L'étiquette rouge avait joué son rôle, de rassurance des conservateurs. Après quoi, elle n'était plus nécessaire, et le poison ayant reçu son brevet de conformité à la foi et à la loi catholiques à l'unanimité moins cinq (votes), moins trois (signatures), de l'assemblée conciliaire, le poison fut distribué aux enfants de l'Église qui demandaient du pain à leur Mère. » (CRC n° 281, p. 6)

PROMOTION DU LAÏCAT

Les personnes intéressantes pour le concile Vatican II n'étaient plus les prêtres, hommes du culte, mais les "*laïcs*", voués à la transformation du monde.

Les réformistes rejetèrent l'expression traditionnelle de *peuple fidèle* au profit du laïc. Le mot *fidèle* implique un caractère passif, de soumission, de docilité, d'accueil par rapport aux pasteurs. C'est précisément ce que les novateurs voulaient supprimer.

Le laïc, c'est celui qui a une dignité propre : en vertu de son baptême, il est roi, prophète, prêtre ! Vatican II ne lui enseigne plus qu'un seul devoir : l'apostolat. Tous apôtres ! Prurit de dignité, prurit d'action, d'action sur les autres, non pas sur soi-même.

Cette "promotion" résulte logiquement de la nouvelle fonction attribuée à l'Église : le service du monde moderne, c'est-à-dire de la démocratie. « Du jour où le cultuel le cède au culturel et le céleste au temporel, écrit notre Père, du jour où la politique empiète sur la religion, le premier rôle passe du sacerdoce au laïc. À lui revient d'abord "*la transformation des structures en concordance avec l'Évangile*". Les "*ministres de l'Évangile*" tiennent le lampadaire, mais ce sont les laïcs qui font le travail. » (CRC n° 52, p. 7)

Pour être efficace, il faut être "laïc" : « *Cette action évangélisatrice... par le témoignage de vie et par la parole prend un caractère spécifique et une particulière efficacité du fait qu'elle s'accomplit dans les conditions communes du siècle.* » (n° 35)

Le principe de dispensation de la grâce s'en trouve lui-même renversé. Ce n'est plus le prêtre qui donne et le fidèle qui reçoit, non ! tous sont égaux : « *Quant*

à la dignité et à l'activité commune à tous les fidèles dans l'édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité. » (n° 32) Mais celle-ci n'est qu'un leurre, et bien vite les clercs sont exclus ou relégués au second rang : les fidèles doivent s'aider mutuellement « afin que le monde s'imprègne de l'Esprit du Christ et atteigne plus efficacement sa fin dans la justice, la charité et la paix. Dans l'accomplissement universel de ce devoir, les laïcs ont la première place. » (n° 36)

Cette nouvelle conception du laïcat a tué, au nom de l'égalitarisme, l'action catholique traditionnelle, c'est-à-dire archaïque et autoritaire, paternelle. En effet, « l'homme ne s'arrête pas aux limites de sa stricte individualité : l'époux est le chef de sa femme, et les parents le sont de leurs enfants, et le maître commande à ses serviteurs, comme le sage a autorité sur ses disciples et le prince sur ses sujets... tous en participation de la Paternité de Dieu. Chacun donc selon sa promotion naturelle et sociale, c'est-à-dire selon son exact degré d'autorité, sans s'émanciper en rien de la tutelle du clergé, a une action catholique à remplir. » (CRC n° 55, avril 1972, p. 8)

La réforme conciliaire a comblé les fidèles de mirifiques pouvoirs qu'ils sont dans l'incapacité d'exercer, mais elle les a dépouillés de l'autorité et de la responsabilité qu'ils détenaient chacun dans leur sphère et qui leur permettaient d'accomplir une véritable action catholique.

VAGUE DIABOLIQUE CONTRE L'IMMACULÉE

Au cours de la première session, le cardinal Ottaviani n'avait pas réussi à faire approuver le schéma préparatoire, séparé, sur la Vierge Marie, laquelle fut scandaleusement méprisée au cours des débats conciliaires. Le chapitre VIII de *LUMEN GENTIUM* marqua une victoire des minimalistes puisqu'il découronne la Reine du Ciel et de la terre pour la réduire à un « rôle subordonné » (8, 62).

De surcroît, deux omissions sont stupéfiantes : d'une part, ni le chapelet ni le rosaire ne sont mentionnés dans ce chapitre alors que des pétitions d'évêques demandèrent expressément qu'il soit recommandé à la piété des fidèles. D'autre part, l'expression qui révèle le mieux le mystère de la Vierge Marie, à savoir *l'Immaculée Conception*, n'y apparaît pas une seule fois ! Cela prouve bien que le Concile fut submergé par une vague de désorientation diabolique.

Commentant ce qui est annoncé dans le chapitre VIII de *LUMEN GENTIUM*, pour réformer l'année liturgique, l'abbé de Nantes écrit : « Puisqu'on démolit le culte marial d'hyperdulie, on fait à Marie un éloge parfaitement hypocrite, puisque "*la sainte Église*" dont ils parlent, ce sont les mafiosi de cette réforme. Alors, leur "*particulier amour*" ! pour

"*la bienheureuse Marie*", remarquez l'omission de son titre de "*Vierge*", "*le fruit le plus excellent de la Rédemption*", selon la formule chère à tous les ennemis du dogme de l'Immaculée Conception, ne va pas jusqu'à la dire, avec les Orientaux, "*Toute-Sainte*" ! mais non, le diable, quand il doit baisser, mord encore ! » (*AUTODAFÉ*, p. 117)

Lorsqu'on sait comment la Vierge Marie a été outragée au Concile, on comprend pourquoi, lors de ses apparitions à Pontevedra, Notre-Seigneur avait demandé avec tant d'insistance la pratique de la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie ; on ne s'étonne plus de la vigueur de ses plaintes et de sa volonté de voir les âmes ferventes consoler le Cœur de la plus tendre des mères.

Il y a beaucoup plus grave que les offenses des apostats et des impies. Ce sont les blasphèmes des fils rebelles, oui, les blasphèmes des propres enfants de l'Église catholique envers le Cœur Immaculé de Marie, tels qu'ils ont retenti dans la basilique Saint-Pierre, lors du concile Vatican II.

DUPLICITÉ DE VATICAN II

L'abbé de Nantes remarque que les derniers chapitres de *LUMEN GENTIUM* contiennent de beaux passages, avec de nombreuses citations bibliques. « Ils ramènent fortement l'homme, avec toute la création, à sa fin surnaturelle qui est de connaître Dieu, de le servir et de l'aimer selon l'ordre révélé de la grâce sanctifiante. Il n'est plus question que de sainteté, de vie éternelle et de gloire céleste. On décroche de l'horizontalisme. Le Concile tourne ses regards vers l'En-Haut de Dieu », et non plus vers le monde.

« Y a-t-il dualité totale, incohérence ? Non, hélas, non ! Ces parties, assurément les meilleures de Vatican II, sont infiltrées d'éléments réformistes et naturalistes qui les corrompent indéniablement. L'arsenic dans la tisane ! » Il faut lire l'analyse très fine de ces chapitres, dans *PRÉPARER VATICAN III* (éd. CRC, p. 301-320). L'abbé de Nantes y détecte « la plus profonde et la plus pernicieuse duplicité du Concile de réforme Vatican II ».

Il est notable que « ces discours emphatiques sont restés lettre morte ! Le goût des choses célestes, le culte des saints, la dévotion à la Vierge ont été partout étouffés depuis lors et ils ont disparu totalement des milieux les plus ardemment postconciliaires. Alors ?

« La raison en est simple et évidente. Entre le fidèle catholique et le Ciel, les nouveaux apôtres et docteurs de l'Église mondaine ont interposé une divinité bien visible, l'Homme, et une étape préliminaire, la Cité humaine de demain. » (CRC n° 61, octobre 1972, p. 3 et 11)

L'ÉGLISE PROSTITUÉE AU MONDE

Les réformistes ont voulu mettre l'Église au service du monde moderne, issu de la Révolution française, du monde révolté contre Jésus-Christ et rejetant sa tutelle. Le dessein des réformateurs était d'introduire au sein même de l'Église les idées révolutionnaires et maçonniques. Leur Évangile nouveau, ce sont les droits de l'homme, avec sa trilogie : Liberté, Égalité et Fraternité.

Le Concile contraignit ainsi l'Église à une bigamie spirituelle qui fut en pratique un véritable reniement de son époux Jésus-Christ : elle s'engagea ouvertement pour la Liberté, par la déclaration sur la liberté sociale en matière religieuse ; pour l'Égalité, par le décret sur l'œcuménisme, et pour la Fraternité, par la déclaration *NOSTRA ÆTATE*, déclaration de paix unilatérale avec les religions non chrétiennes, et avec même le judaïsme.

L'abbé de Nantes écrit : « La proclamation de la Liberté religieuse était la charte fondamentale de la réconciliation de l'Église avec le monde moderne et de ce service qu'elle promettait de rendre, sans réciprocité, à l'humanité dans son projet prométhéen de construction d'une Babel nouvelle.

« La Liberté religieuse conduit à l'œcuménisme, afin que les chrétiens se retrouvent unis sans arrière-pensée dans un humanisme mondain dont *GAUDIUM ET SPES* sera comme le plan directeur. » (CRC n° 57, juin 1972, p. 3)

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE « INJURIEUSE À DIEU »

L'abbé de Nantes écrivait dans sa chronique des débats conciliaires, le 1^{er} octobre 1964 :

« Malgré de très fortes oppositions, le schéma sur la liberté religieuse n'a pas été écarté par Paul VI. Le voilà de nouveau, analogue à la proclamation des droits de l'homme par l'Assemblée constituante de 1789 ; s'il est accepté, il marquera un changement substantiel dans la doctrine formelle, constante, universelle de l'Église et en bouleversera de manière incalculable toutes les institutions. Cent ans après le *SYLLABUS* de Pie IX, il relève d'une tout autre conception de la foi et de la morale que celle des Papes, des évêques et du peuple chrétien, enseignée et reçue depuis cent cinquante ans à l'encontre des principes révolutionnaires.

« L'opposition à une telle révolution dans l'Église a été très ferme, très savante et retenue cependant dans des limites de concessions mutuelles et d'arrangement, plus propres à une assemblée démocratique qu'à un Concile où Dieu seul commande... Les cardinaux Ottaviani, Ruffini, Quiroga, Bueno y Monreal, Roberti, d'innombrables évêques de tous pays, dont Mgr Marcel Lefebvre, ont tenté de rétablir un peu de vérité, d'ordre, de respect de la doctrine

dans cet immense chantier de démolition. En fait, par un désaveu évident de la doctrine et de la discipline deux fois millénaires de l'Église, on adopte là une philosophie moderne qui fait de l'homme un absolu de droits et de liberté, sans souci du bien commun et dans le mépris violent des droits de Dieu et de sa Vérité. C'est absurde et c'est effrayant ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 185 du 1^{er} octobre 1964)

C'est en 1965, à la fin de la quatrième et dernière session de Vatican II, que le pape Paul VI promulgua la constitution *DIGNITATIS HUMANÆ*, proclamant ainsi le **droit de l'homme à la liberté sociale et civile** en matière religieuse, c'est-à-dire de pratiquer *extérieurement, dans la société*, n'importe quelle religion (*DIGNITATIS HUMANÆ*, n°s 2 et 4).

Sur quel fondement asseoir ce droit nouveau ? Il n'y a rien, absolument rien dans les saintes Écritures ni dans la Tradition qui lui soit un appui. Au contraire ! La liberté religieuse a été fermement condamnée au dix-neuvième siècle par les papes Grégoire XVI et Pie IX, et elle fut encore réprouvée au vingtième siècle notamment par Pie XII, lors de controverses à propos de la constitution espagnole de l'État catholique restauré par le général Franco.

Où donc lui trouver un fondement ? Les Pères conciliaires cherchèrent, cherchèrent... en vain !

Ils eurent recours finalement à une découverte du monde moderne, à savoir la dignité de l'homme. Ce droit à la liberté religieuse, le Concile l'a fondé, inviolable et imprescriptible, sur *l'éminente dignité de la personne humaine, supérieure à toutes choses* (*GAUDIUM ET SPES* 26, 2), qui se traduit, sur le plan social, par l'exercice d'une pleine liberté, une liberté inconditionnelle comme une valeur en soi. La dignité de l'homme est dans sa liberté, perfection souveraine, sans limites extérieures, et donc sans menaces de peines de la part de quelque autorité légitime, et même de Dieu...

La proclamation de la liberté religieuse est un crime contre Dieu, proteste l'abbé de Nantes : « Vatican II "déclare" une chose tout à fait injurieuse à son Dieu et Sauveur, et tout à fait contraire à sa propre mission de salut universel. » (*AUTODAFÉ*, p. 137) En tout domaine de la vie sociale, c'est Dieu qui est le souverain Législateur et nul ne peut revendiquer quelque autorité ou quelque droit s'il ne les tient de Dieu même, en accomplissant sa Volonté. Proclamer la liberté religieuse, c'est nier que le Créateur et Maître du ciel et de la terre veut, et d'une volonté absolue, que les hommes fassent leur salut éternel par la religion catholique.

L'abbé de Nantes explique : L'homme n'a pas été créé pour être libre, mais pour la gloire de Dieu.

Et qu'est-ce sa gloire, sinon que nous l'adorions, que nous l'aimions, que nous le servions ? Et en l'aimant, nous faisons librement notre salut. La fin de l'homme, c'est de faire son salut. La manière de faire son salut, c'est la liberté. Une manière merveilleuse, mais effrayante aussi, parce que ce "librement" veut dire que nous pouvons demeurer sous l'empire de Satan, haïr Dieu et être condamnés par Lui à la damnation éternelle.

Heureusement, Dieu nous donne des moyens pour guider notre liberté : « Dieu a voulu que la grâce vienne au secours de la volonté de l'homme et lui procure la liberté intérieure. Mais il a voulu que la loi lui vienne aussi en aide extérieurement, par des obligations et sanctions. » (CRC n° 57, juin 1972, p. 8) Notre civilisation chrétienne a toujours exercé, au cours des siècles, une nécessaire et bienfaisante coaction, c'est-à-dire une pression sociale sur les individus pour leur bien. Si en certaines circonstances le pouvoir civil tolérait de fausses religions, c'était pour la paix sociale et pour gagner les cœurs.

« L'Église de Jésus-Christ ne peut reconnaître aucun droit aux autres religions et irréligions ; elle déplore leurs droits acquis ou les tolérances qui leur ont été laissés. Certes, l'Église ne contraint personne à faire son salut à l'encontre de sa conscience erronée, trompée ; mais elle est en droit de combattre et d'interdire dans le domaine public toutes les manifestations de ces erreurs diaboliques, et d'imposer tout ce qui est conforme à la foi catholique et à la morale, à tous les sujets d'un État catholique. » (AUTODAFÉ, p. 138)

Ainsi, selon la sainte doctrine catholique, l'erreur n'a aucun droit à se manifester et à se répandre dans la société, parce que « seuls existent, réels, légitimes et sacrés, les libertés, droits et autorités qui sont établis par Dieu et participent de sa propre bonté » (CRC n° 57, p. 11).

Le Concile le nie dans son « Credo satanique :

« Dieu, certes (sic), appelle l'homme à le servir en esprit et en vérité ; si cet appel oblige l'homme en conscience, il ne le contraint donc pas (non ! le grand architecte des francs-maçons n'a pas créé d'enfer). Dieu, en effet, tient compte (sic) de la dignité de la personne humaine qu'il a lui-même créée et qui doit se conduire selon son propre jugement et user de la liberté. » (DIGNITATIS HUMANÆ n° 11)

« Cette dernière phrase est un des sommets de l'apostasie conciliaire ! Dieu *tient compte* de la liberté de l'homme, et s'il oblige, cela ne va jamais jusqu'à la contrainte : l'homme fait ce qu'il veut et il n'en sera pas puni. Dieu oblige en sachant que ce qui compte, ce n'est pas que l'homme lui obéisse, mais que l'homme se dresse dans toute sa stature... à la gloire de son Créateur. Même si c'est pour le défier. » (AUTODAFÉ, p. 156)

Quand toute coercition en faveur de la Vérité catholique est réprouvée, cela signifie que la liberté sociale de l'homme compte davantage que son salut éternel. Tout l'enseignement et l'œuvre surnaturelle de l'Église s'en trouvent dévalués, déconsidérés.

DES OPINIONS SUBJECTIVES !

Lors des controverses dans l'aula conciliaire, au début de la quatrième session, le 16 septembre 1965, Mgr Velasco, évêque expulsé de Chine, déclarait : « *Le schéma amendé sur la liberté religieuse est totalement inacceptable et il est nécessaire qu'un nouveau schéma lui soit substitué. Si chacun a le droit de pratiquer sa religion, les religions deviennent des opinions subjectives.* »

De fait, la vérité n'a plus de distinction sûre et objective avec l'erreur et nul ne peut revendiquer le privilège d'avoir raison. La liberté religieuse étant proclamée, tout devient libre opinion humaine, tout est permis et rien n'est défendu de ce qui jaillit d'une conscience sincère. On aboutit au nivellement de toutes les croyances.

Si la foi catholique n'est plus qu'une opinion parmi d'autres, il n'y a plus de raison de ne pas s'entendre avec les communautés schismatiques. « Admettre l'erreur, même chez les autres, comme une opinion autorisée ou une liberté permise, revient fatalement à s'y livrer soi-même. » (150 POINTS)

L'œcuménisme de Vatican II, congarien, a conduit l'Église catholique à ne se considérer qu'une parmi d'autres, ayant sa propre part de responsabilité dans les schismes. C'en est fini de l'Église catholique Une, Sainte... En accomplissant ses repentances, l'Église se saborde elle-même.

AVANT VATICAN II :

L'UNITÉ SUR LE FONDEMENT DU CHRIST

Pour mieux comprendre l'ampleur et la gravité de l'apostasie du Concile, il faut rappeler brièvement la théologie chrétienne de l'histoire.

« Rien de plus naturel aux hommes, écrit l'abbé de Nantes, que l'idée de leur unité fondamentale et sacrée, comme d'une famille fraternellement rassemblée dans la religion d'un unique Père Céleste. Rien de plus utopique cependant.

« Nos livres sacrés nous révèlent que tel était le dessein de Dieu au commencement, mais que la division est venue avec le péché. La révolte d'Adam contre Dieu, crime contre le Père, conduisit sa descendance au fratricide, à l'inévitable dispersion des lendemains du déluge, aux contradictions des bâtisseurs de la tour de Babel, images d'une humanité déchirée. Désormais, l'humanité est comme un vase de potier brisé dont les mille morceaux jonchent la surface de la Terre.

« Quand Dieu reprendra son œuvre en se choisissant un peuple pour premier instrument de son dessein, il introduira dans l'histoire un facteur de division absolue : avec lui ou sans lui. Ici les juifs, ailleurs les païens. Mais ni les uns ni les autres ne parviendront à Lui plaire (Rm 1-3).

« Alors vient le Christ, homme unique, Fils de Dieu sauveur. Nouvel Adam, il reprend le grand œuvre de l'unité fraternelle, fondée sur la foi en son Mystère de réconciliation des hommes avec Dieu par sa Croix.

« L'unité doit se reconstruire sur le fondement nouveau du Christ. Et saint Jean en donne la raison fondamentale : dans le Christ, tous ceux qui croiront recevront "*puissance de devenir enfants de Dieu*" (Jn 1, 12). »

En revanche, ceux qui rejettent le Christ constituent la Cité de Satan en lutte contre la Cité de Dieu. Jésus le disait aux pharisiens : « *Votre père, ce n'est pas Abraham ; vous avez pour père le diable !* » C'est par l'Église catholique et dans l'Église seule que se reconstitue l'unité fraternelle. Un homme ne devient fils de Dieu qu'en recevant le baptême, au moins de désir ou par le martyre. Telle est la foi chrétienne.

« Son plus mortel ennemi, l'Antichrist, sera l'individu ou l'idéologie qui prétendra détruire toute ségrégation, toute discrimination religieuse, pour refaire l'unité humaine avec pour ciment la seule fraternité de nature... en Adam, faisant de l'homme son propre rédempteur et son propre Dieu. Toutes les religions, mises sur le même pied, seront considérées par lui comme des valeurs d'humanisme, et à ce titre fondues en une seule idéologie, d'un déisme et d'un moralisme sans autre terme de référence que l'humanité. » (CRC n° 59, août 1972, p. 3)

Le concile Vatican II, par sa déclaration *NOSTRA ÆTATE* sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, a repris à son propre compte cet *Humanisme intégral* auquel Paul VI était résolument acquis.

NOUVELLE INTERNATIONALE... ANTICHRIST

Voici le préambule de *NOSTRA ÆTATE* : « *À notre époque où le genre humain devient de jour en jour plus étroitement uni et où les relations entre les divers peuples augmentent...* »

Commentaire de l'abbé de Nantes : « Étrange préambule ! Il met en marge le Christ et paraît ignorer la vie surnaturelle qui nous fait enfants de Dieu par le baptême ! »

Le théologien de la Contre-Réforme catholique relève ensuite le mot qui révèle la trahison : « *Dans sa tâche de promouvoir l'unité et la charité entre tous les hommes, et même entre les peuples, elle* (l'Église conciliaire) *examine ici d'abord ce que les hommes ont en commun et qui les pousse à vivre ensemble leur destinée.* »

« C'est ébouriffant. J'ai vraiment l'impression de pénétrer dans le Congrès d'une secte américaine. *Sa tâche est de promouvoir l'unité entre les hommes et les peuples*, et nous avons appris que cela allait dans le mouvement général qui emporte l'humanité. Qui donc a donné à l'Église cette tâche ? Le Concile, inconscient, n'a même pas cillé à cette monstruosité.

« Car *unité*, ici, remplace le mot qu'on attendait, de *vérité*. L'Église doit faire venir le monde entier à la *Vérité divine* et, par elle, à la *grâce divine* d'où naîtra dans les cœurs la *charité fraternelle*. Ces trois trésors venus de Dieu par l'Église éveillent la foi, l'espérance, donc la charité théologale, qui fructifieront en joie, concorde, pardon mutuel, entre personnes et entre peuples. Sans vérité divine, sans foi catholique, il n'y aura jamais d'union des âmes. "*Sans moi vous ne pouvez rien faire*", a dit Jésus, notre commun et souverain Maître (Jn 15, 5). » (*AUTODAFÉ*, p. 261)

Alors que le Christ a apporté le salut en accomplissant notre rédemption par la Croix et que l'unité religieuse de l'humanité ne peut se faire que de Lui, par Lui et pour Lui, que toute autre religion doit désormais disparaître comme une inutilité, une fausseté et un obstacle, Vatican II adhère au projet maçonnique et satanique d'une fraternité universelle en dehors du Christ, avec pour ciment la seule fraternité de nature : les hommes sont frères, en toute Liberté, Égalité des conditions et Fraternité des cultes.

L'abbé de Nantes écrit : « Dieu est le Père de tous les hommes ? Non. Mais seulement de "*ceux à qui il a donné le pouvoir d'être enfants de Dieu*" (Jn 1, 12) à savoir ceux-là mêmes qui ont cru en Jésus-Christ (*ibid.*). Donc est annulé le précepte suivant, inventé par le Concile, nous faisant un devoir de "*nous conduire fraternellement envers tous les hommes, sans en excepter aucun, tous créés à l'image de Dieu*". Et le Concile de se moquer de tout, en citant à l'appui de cette divine paternité universelle quatre mots de la première épître de saint Jean... dont tout le monde sait (?) – il n'y a qu'à lire ses six petites pages – que l'Apôtre de l'amour y fait retentir son enseignement de vingt éclats de fureur et d'excommunication à l'encontre des faux frères, des antichrists, des renégats qu'il faut fuir à tout prix. Ces perpétuels mensonges sur les Écritures sont d'ailleurs dénoncés par saint Jean comme dignes de la damnation éternelle (Ap 22, 18-20). » (*AUTODAFÉ*, p. 286)

Citons encore *NOSTRA ÆTATE* : « *L'Église réprouve donc, en tant que contraire à l'esprit du Christ, toute discrimination ou vexation opérée envers des hommes en raison de leur race, de leur couleur, de leur classe ou de leur religion* (sic). »

« La mention du Christ en cette perspective toute maçonnique est vraiment étrange, inquiétante. Elle fait figure de véritable reniement. La hiérarchie

chargée de continuer son œuvre souscrit au Credo de 1789, de l'ONU, au Credo maçonnique au nom même du Christ et de son Esprit ! » Ainsi, « au lieu de prétendre être elle-même l'unité humaine, l'Église rallie la nouvelle internationale humaniste et déiste de ses rêves » (CRC n° 59, p. 5).

Le Concile veut coopérer à une « *concorde* » et à une « *paix* » de toute « *la famille humaine* », qui se feront au-delà des divergences religieuses considérées comme accessoires. « *La liberté religieuse demande, en outre, que les groupes religieux ne soient pas empêchés de manifester librement l'efficacité singulière de leur doctrine pour organiser la société et vivifier toute l'activité humaine.* » (DIGNITATIS HUMANÆ n° 4) On va bâtir un monde fraternel sans le fonder sur le Christ, mais avec le concours de toutes les religions et idéologies humaines, fraternellement associées. Voilà l'idée mère du Masdu.

CULTE DE L'HOMME ET DE LA TERRE

La constitution *GAUDIUM ET SPES* sur *L'Église dans le monde de ce temps* est précisément le manifeste du Masdu. Le titre tellement accusateur de l'étude critique de notre Père dit tout : « Le culte de l'homme et de la terre ».

Voici le texte-clé de son préambule :

« *C'est en effet l'homme qu'il s'agit de sauver, la société humaine qu'il faut renouveler. C'est donc l'homme, l'homme considéré dans son unité et sa totalité, l'homme, corps et âme, cœur et conscience, pensée et volonté, qui constituera l'axe de tout notre exposé. Voilà pourquoi, en proclamant la très noble vocation de l'homme et en affirmant qu'un germe divin est déposé en lui...* »

« Oh ! là ! s'écrie notre Père. Voilà que le Concile affirme qu'un *germe divin* est déposé en tout homme. Tout homme est fils de Dieu comme ça. Tout homme est image de Dieu comme ça. Donc, les hommes sont divins, le Concile le dit dès le n° 3 de *GAUDIUM ET SPES*. » Car il s'agit d'un *germe divin* qui se trouverait en tout homme, indépendamment de la grâce du baptême !

« Lors des assises de Vatican III, nous demanderons que ce chapitre de Vatican II soit déclaré anathème et nous démontrerons comment il nie insidieusement la doctrine catholique de l'ordre surnaturel de la justice et de la grâce, ainsi que le péché originel. Mais c'est dissimulé, et l'Église des fidèles, égarée par le Pape et le Concile, boit l'erreur comme de l'eau. » (CRC n° 60, septembre 1972, p. 7)

« *Ce saint Synode offre au genre humain la collaboration sincère de l'Église pour l'instauration d'une fraternité universelle qui réponde à cette vocation. Aucune ambition terrestre ne pousse l'Église ; elle ne vise qu'un seul but : continuer, sous l'impulsion de l'Esprit Consolateur, l'œuvre même du Christ, venu dans le monde pour rendre*

témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi. » (3, 1)

« Lisez, relisez, les mots à consonance religieuse, *sauver, vocation, germe divin, servir* sont associés à d'autres, nettement politiques, *renouveler, fraternité universelle*, de telle manière que la pensée se laisse saisir malgré l'équivoque. L'Église de Vatican II prétend que l'œuvre du Christ et de son Esprit consiste à faire réussir l'humanité sur terre, indépendamment de toute religion, une humanité déjà divine en elle-même et dans ses fins. Incroyable mais vrai. De cette humanité divine, l'Église se fait la servante, pleine de respect et d'amour. » (CRC n° 60, p. 6)

GAUDIUM ET SPES s'extasie devant *l'homme, son corps, son intelligence, son esprit, sa conscience, sa liberté*.

Notre Père isole et dénonce cette proposition : « *Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet.* » (12, 1)

Dans l'*AUTODAFÉ*, il en fera une critique imparable que nous citons en encart.

Cette proposition est totalement impie. Mais si nous en changeons un mot, un seul mot, elle deviendrait acceptable. Il suffit de mettre « l'Homme-Dieu » ou « Jésus-Christ » à la place de « l'homme » ! Ainsi nous aurions : « Tout sur terre doit être ordonné à l'Homme-Dieu, à Jésus-Christ, comme à son centre et à son sommet. » Mais alors, on ne peut plus déclarer : « Croyants et incroyants sont généralement d'accord... »

Son culte de l'homme, le Concile prétend le fonder sur le Christ. La preuve que tout homme possède en soi une dignité inaliénable et des capacités quasi infinies est apportée par Jésus-Christ :

« *Le Christ est l'homme parfait. En Lui la nature humaine a été assumée, non absorbée, par le fait même, cette nature a été élevée en nous aussi à une dignité sans égale. Car, par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme.* » (*GAUDIUM ET SPES*, 22, 2)

« C'est le principe, commente l'abbé de Nantes, qui doit faire le passage du christianisme à l'humanisme universel, le joint du culte de Dieu et du Dieu fait homme, au culte de l'homme, de l'homme qui se fait Dieu... »

« Voilà la plus grande éversion de la foi qui n'ait jamais été professée ! C'est le monde renversé. Le Christ, par son Incarnation et sa Rédemption, serait le révélateur pour l'Homme de sa propre grandeur, de sa valeur, de son mérite, et le convaincrail de sa propre excellence ! Jamais on n'avait fait ainsi de Jésus-Christ et de ses mystères de grâce le piédestal et l'ornement de l'orgueil humain. » (CRC n° 140, avril 1979, p. 4-5)

Il faut bien comprendre toutes les conséquences d'un tel principe :

« *Tous les hommes ont été par le fait même de l'Incarnation du Fils de Dieu "en quelque sorte" unis dans leur humanité à la sienne, et par là physiquement élevés jusqu'à partager sa dignité de Fils de Dieu et son destin.*

« Le problème du salut est réglé. Plus d'enfer, plus de purgatoire, plus de morale, plus rien. Et il n'y a même plus besoin d'une Rédemption par la Croix de Jésus, ni de réparation par nos pénitences et nos pauvres mérites. Jadis, toute notre mystique était fondée sur notre union morale au Christ-Dieu : union morale veut dire union des volontés... désormais nous sommes au Christ comme des frères siamois, indétachables de Lui, quelle que soit notre moralité. » (AUTODAFÉ, p. 367)

À cela, notre Père oppose « une scène, rapide, mais combien instructive, de l'Évangile. Rapportée par

saint Luc : "Alors une femme élevant la voix dit à Jésus : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles que vous avez sucées !* Mais il répondit : *Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent.*" (11, 27-28)

« C'est dire définitivement que ni l'union physique ni rien de tel ne peut établir une communication de grâce, de vie divine, pour n'être que symbole et signe d'une union d'âmes, d'esprit, de convictions et de grâce.

« Ainsi la voie est coupée à cette théorie avantageuse, selon laquelle par le truchement de sa nature humaine, en vertu d'une imaginaire solidarité physique, Jésus aurait divinisé tous ses frères les hommes en se donnant la peine de naître, et sans leur demander, à eux, la moindre peine. » (AUTODAFÉ, p. 374)

CULTE AUTOLÂTRIQUE

« **Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet.** » (GAUDIUM ET SPES 12, 1)

J'en suis estomaqué ! Je vous ai fait remarquer déjà que c'était une manière du Concile d'assener dès les premiers mots quelque grand principe ou singulière affirmation, sans référence, sans preuve, sans arguments à l'appui. Rien ! Assommé par un coup pareil, absolument inattendu, l'auditoire, ou lecteur en son particulier, ne songe pas à réagir, et admet provisoirement, d'un provisoire qu'on peut considérer après quarante ans comme définitif, aussi fortement qu'une évidence. Ici, cette proposition insensée, pernicieuse et odieuse à notre foi, est particulièrement légère.

a) Elle s'appuie sur un prétendu accord général de tous les hommes (!), croyants ou non... Je demande : Que vaut un tel accord ? d'où en tirez-vous l'information ? Et qui donc a pu manipuler, par masses énormes et inertes, toute l'humanité sur un sujet qu'on pourrait dire, soit comme philosophe, soit comme moraliste, une idée creuse, ne correspondant à aucune réalité, mais en revanche, bien faite pour ébranler tout l'ordre humain ?

b) D'autant que cette proposition est édictée en termes normatifs,

contraignant le monde entier à faire de l'homme le centre et le sommet de ses pensées, de ses volontés, de ses travaux. Idéalement, cela peut se concevoir et se vérifier parce que, en toutes pensées et activités concrètes, même en bâtissant, en cultivant, en inventant des systèmes, c'est toujours en fin de compte pour ses congénères et pour lui-même que travaille l'homme.

Mais quel homme ? Voilà la question décisive : *d'abord moi*, dira l'un ; *non, les pauvres d'abord, et nous ensuite !* En un autre groupe : *d'abord la famille* ; et l'autre, *d'abord le Parti...* La cacophonie sera d'autant plus assourdissante que le grand principe affiché aura maximalisé à outrance les revendications de dignité et d'intérêt du genre d'homme, ou du groupe ou de l'individu de son choix.

N'oublions pas que le titre du chapitre indique la raison de cette introduction fracassante : c'est "**la dignité de la personne humaine**" qui la tire soudain de son fumier, de sa poussière, pour l'élever au niveau des rois, des sages et des héros. Là est le mal. L'embarras vient du nombre de personnes qu'on a charitablement persuadées de leur « dignité », telle enfin que les voici promues : centre et sommet de la création !

c) Laissons les conséquences paraître dans la suite de ce texte, pour en montrer l'erreur et le mal

avérés. Une seule considération me semble devoir être faite dès le premier moment. Nos évêques ont-ils pensé qu'un homme, un seul au monde avait bien revendiqué cette suprématie universelle, cette royauté sur la terre, le ciel et les enfers, cette autorité supérieure et cette responsabilité centrale sur tout, absolument tout, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont Pilate disait avec dérision : « *Voici l'homme !* » Et lui-même, Jésus, annonçait que cette place suréminente lui appartenait et lui serait reconnue, quand il aurait consommé son Sacrifice rédempteur, disant : « **C'est maintenant le jugement de ce monde ; maintenant le Prince de ce monde va être jeté bas ; et moi, élevé de terre, j'attirerai tout à moi.** » (Jn 12, 31-32)

Alors, l'homme universel, qui est "personne", promu au sommet et au centre du monde par une acclamation universelle à laquelle un Concile romain joint son approbation unanime, nous paraît supplanter Jésus-Christ, sur la suggestion du Prince de ce monde, qui, jeté bas, paraît avoir repris du poil de la bête. Et quand le Concile titre ce paragraphe : « *L'homme à l'image de Dieu* », cet homme sans religion, sans nation, sans autre perfection que celle d'être homme, me paraît l'objet, ici, de la part d'un monde apostat, d'un culte autolâtrique ! (Georges de Nantes, AUTODAFÉ, p. 325-326)

CHERCHEZ LE ROYAUME TERRESTRE...

Selon *GAUDIUM ET SPES*, le devoir principal de la religion est d'éclairer tous les humains, et même les irréligieux, sur leurs problèmes temporels et matériels.

La nouveauté de Vatican II, l'abbé de Nantes l'exprime ainsi : « Cherchez d'abord le royaume terrestre, sa paix, sa justice, sa prospérité, ses plaisirs, et le reste vous sera donné par surcroît, le reste qui est le Ciel lointain vers lequel l'Église a trop longtemps distrait l'attention de ses enfants. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 213 du 26 septembre 1965)

Le Concile insinue avec une malice infinie que la construction de la cité terrestre est l'avènement du royaume de Dieu : la réussite technico-culturelle est le passage obligé vers le Royaume de Dieu eschatologique !

Autrefois, le Royaume de Dieu, c'était l'Église et la Chrétienté où toute la société, les institutions politiques, les lois, l'enseignement étaient chrétiens. Le Concile, lui, proclame que le Royaume de Dieu, c'est le monde moderne, avec des États laïques, que l'Église, en collaboration avec les autres religions, doit servir pour que l'homme trouve sa vraie stature... Pour cette construction d'un monde où l'humanité serait enfin prospère et fraternelle, où la terre regorgerait de biens matériels et spirituels, le Concile recherche des solutions acceptables par tous, croyants et incroyants, donc une morale accessible à tous, facile et attrayante. En réalité, observe notre Père, « c'est une capitulation devant les revendications de la chair et du sang, du monde ennemi et en définitive de Satan, le Prince de ce Monde. Les hommes demandent du pain et des jeux. Cela n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est que l'Église écoute ces vociférations de la plèbe et y reconnaisse de hautes aspirations, une vocation, un dessein de Dieu qu'il faut contenter !

« Voici la triple erreur de *GAUDIUM ET SPES* :

- La libération et le salut de l'humanité se réalisent enfin en notre temps par la constitution d'un monde nouveau sur la terre.

- Tous les hommes, tous les groupes sociaux coopèrent aujourd'hui à cette constitution dans une union fraternelle.

- L'Évangile est le ciment de cette constitution sous sa forme moderne du culte de l'homme, de sa dignité, de ses droits. Et l'Église assure l'animation désintéressée de cet effort humain sans précédent qui réalise le dessein de Dieu sur le monde, avec la collaboration de toutes les religions et idéologies humaines. » (CRC n° 60, p. 10 et 12)

Notre Père y oppose un principe majeur de la Contre-Réforme Catholique : il n'y a de vie pour la société comme pour les personnes individuelles que dans l'ordre surnaturel de la grâce du Christ qui nous

est communiquée dans l'Église par les sacrements. C'est sur ce fondement que, dans la Chrétienté, toutes les communautés reçoivent un épanouissement certain, aussi bien la famille que la commune, l'usine, la corporation, la nation, devenues chrétiennes.

LE PAPE FRANÇOIS HÉRITIER DE VATICAN II

Le Concile n'a produit aucun des merveilleux fruits annoncés par les papes Jean XXIII et Paul VI. En janvier 1969, l'abbé de Nantes écrivait : « Ils se sont trompés dans leur annonce d'un printemps de l'Église, d'un renouveau extraordinaire, en suite de son retour à l'Évangile [?] et de son ouverture au monde. C'est le contraire qui est manifeste, du malaise à la crise et de la crise à la "décomposition du catholicisme", à "l'autodémolition de l'Église" [de l'aveu même de Paul VI]. » Cette ruine de l'Église est sans précédent dans toute son histoire.

La grande réforme entreprise par le pape François s'inscrit dans la suite de celle du Concile. Ce sont les nouveautés de Vatican II qui inspirent le synode de la synodalité, particulièrement celles contenues dans la constitution *LUMEN GENTIUM*. En effet, le programme du synode est officiellement une « écoute de l'Esprit » grâce aux « contributions de la consultation du Peuple de Dieu » (Secrétariat du synode). Ce sont les laïcs tout autant que les ecclésiastiques, tous prétendent inspirés par l'Esprit, mais quel Esprit ? qui peuvent et même doivent exprimer leurs revendications pour une mise à jour de l'Église.

Comme le remarquait l'abbé de Nantes, lors du premier synode des évêques, en 1971, on est dans la logique d'un « Peuple de dieux, la sainte Église étant tenue pour une démocratie divinement et infailliblement populaire ». Le *Document de travail pour l'étape continentale du synode* (octobre 2022) précise qu'il s'agit d'écouter « les divorcés remariés, les familles monoparentales, les personnes vivant dans un mariage polygame, les personnes LGBTQ, etc. » (n° 39) « La synodalité est un appel de Dieu à marcher ensemble avec la famille humaine tout entière », donc avec « les personnes d'autres confessions ». Le peuple de Dieu invite à « un renouveau de l'œcuménisme et de l'engagement interreligieux » pour relever les « défis sociaux et environnementaux », afin de construire la paix et la réconciliation, la justice, etc.

Pour conclure notre article, rappelons ce que l'abbé de Nantes affirmait en 1996, quand il subit les oukases de Mgr Daucourt. À propos de l'hérésie de la liberté religieuse, « victoire de Satan », il déclara : « Nous préférons mourir plutôt que de passer dans l'autre camp ou de s'endormir dans un monastère bien fermé, mais asphyxié par le Concile et par le Pape. À mon âge, une seule chose compte : la défaite de Satan et la condamnation du concile Vatican II. »

(père François de Marie des Anges.

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME ! (7)

« Ô belle Vierge Immaculée qui, emmantelée dans les astres,
veillez sur notre monde et nos vaines agitations,
ô douce Reine de la France qui, d'un regard béatifique,
peux confondre l'enfer et ses sarcasmes... »

(FRÉDÉRIC MISTRAL, 1880)

EN ce mois de mai, « mois de Marie, mois le plus beau », nos pèlerinages de dévotion réparatrice n'ont diminué ni en intensité ni en ferveur. Depuis la Belgique, où nos dévoués phalangistes avaient tout bien organisé, jusqu'à la Provence, en passant par le Jura, l'Alsace, la Vendée et la Champagne, nos amis ont pris leur bâton de pèlerin pour supplier l'Immaculée Vierge Marie de venir à notre secours, pour réparer les offenses que son Cœur reçoit de ceux qui l'oublient ou la méprisent, s'obstinant à « ne pas faire cas » de ses demandes. Car les âmes se perdent, et le cri d'angoisse du prêtre flamand, le bienheureux Edward Poppe (1890-1924), nous poursuivait de sanctuaire en sanctuaire, comme la prière embrasée d'un nouveau saint Louis-Marie :

« Marie, ayez compassion de nous ; ayez compassion des âmes ; ayez compassion de votre Église. Marie ! Marie ! Marie ! L'incrédulité et la corruption rampent par les rues des villes, par les petites portes et les grands portails, et le fléau du péché pénètre dans des millions d'âmes. La haine et l'injustice dominant les peuples et les pays. Ce qui avait été épargné pendant des siècles s'effondre. Marie ! Marie !... Le démon fera-t-il maintenant la loi dans la rue, dans le village, dans l'école, dans la maison ? Va-t-il faire disparaître le divin Évangile de votre Fils de la société et de l'esprit des chrétiens eux-mêmes ?

« Marie, toute-puissante Médiatrice, ouvrez enfin votre Cœur aimable et vos mains bienfaisantes ! Faites descendre sur nos pauvres âmes ces grâces si longtemps attendues ! Par amour pour les pécheurs, ô Marie ! Par amour pour l'Église ! Ô Marie, Marie, par amour de Jésus ! Quand écraserez-vous de nouveau, pour toujours et éternellement, la tête du

Serpent ? Quand Jésus régnera-t-Il enfin ainsi qu'Il le mérite ? Quand le pauvre monde répètera-t-il de nouveau avec nous votre louange et celle de Jésus : LAUDETUR JESUS ET MARIA ! AVE MARIA ! » (mai 1918)

LA CONTRE-RÉFORME À ANVERS

La première journée de notre pèlerinage belge fut une plongée dans la Contre-Réforme catholique en pays flamand au seizième siècle. Nous débutâmes au pied de la magnifique tour gothique de la cathédrale d'Anvers, véritable dentelle de pierre, de style gothique flamboyant, terminée en 1516, haute de cent vingt-trois mètres. Cette cathédrale est dédiée à Notre-Dame, tout comme la ville d'Anvers. Dans le quartier historique, de nombreuses statues de la Vierge Marie sont encore nichées sur les façades des maisons, et plus particulièrement aux angles des rues. On en dénombre pas moins de deux cents, datant de toutes les époques, du style baroque à l'art déco.

Après une fervente prière au pied de la statue de Notre-Dame d'Anvers, qui échappa miraculeu-

sement à la fureur iconoclaste des calvinistes et des révolutionnaires français, nous nous dirigeâmes vers la place de l'hôtel de ville.

Ce dernier réunit deux modèles architecturaux très différents : un *palazzo* renaissance dans le style des grands palais de Florence et une maison à pignons du style gothique du Nord, avec, au centre de la façade, une statue de la Vierge Marie, protectrice d'Anvers, et non loin d'elle la statue dorée de saint Georges sur son cheval cabré, plantant sa lance dans la gueule du dragon qui se hisse au dernier degré de la maison de la guilde (corporation) des archers. Tout un symbole !



Moerzeke. « Chacune des grâces de Jésus nous est donnée avec un sourire de Marie. » (abbé Poppe)

Nous poursuivîmes notre visite-pèlerinage par la très belle église Saint-Paul des Dominicains, achevée et consacrée en 1571, l'année même de la victoire de Lépante, par le fait même dédiée à Notre-Dame du Très Saint Rosaire. C'est dans cette perle baroque enchâssée dans un écrin gothique, somptueusement ornée de tableaux et de statues de maîtres, que frère Edward nous parla de la Réforme et de la Contre-Réforme à Anvers, sous le titre évocateur : « *Crime et châtement, repentir et réparation.* » Crime de tolérance vis-à-vis de l'hérésie rampante pour ne pas nuire à la prospérité des affaires... Châtiment de la rébellion iconoclaste et de la tyrannie calviniste, faisant d'Anvers une seconde Genève... Repentir sous la main lourde mais légitime des Espagnols, réparation et reconquête triomphante dans l'élan de la Contre-Réforme. Cette leçon aurait pu s'illustrer de la sage sentence du Livre des Proverbes : « *Avant la ruine le cœur de l'homme s'élève, mais l'humilité précède la gloire.* » (Pr 18,12)

Nous n'avions plus qu'à prier pour demeurer fidèles à cet esprit de Contre-Réforme qui annonce et prépare la Renaissance catholique, et quelle meilleure prière que celle du chapelet, auquel « *la Très Sainte Vierge, en ces derniers temps que nous vivons, a donné une efficacité nouvelle, confiait sœur Lucie au Père Fuentes... Avec le Rosaire, nous nous sanctifions, nous consolons Notre-Seigneur et nous obtenons le salut de beaucoup d'âmes.* »

**« REGARDE COMBIEN D'ÂMES
SONT PERDUES POUR MOI. AIDE-MOI. »**

L'étape suivante fut l'église des Jésuites, la première au monde à avoir été dédiée à saint Ignace, aujourd'hui à saint Charles Borromée. Construite en un temps record (1615-1621), ce chef-d'œuvre d'architecture, décoré à l'intérieur par Rubens, rivalise avec les plus belles églises baroques italiennes et peut être considéré comme le centre de la Contre-Réforme catholique dans les Pays-Bas espagnols. À côté de l'église, la maison de leurs « *sodalités* » ou centres de formation, placée sous le patronage de la Très Sainte Vierge, regroupait jusqu'à trois mille membres.

À l'intérieur de l'église, la belle et spacieuse chapelle de la Sainte Vierge renferme une statue sculptée dans le bois du chêne de Montaigu. Mais quelques jours avant notre passage, on y avait placé une horrible statue : un homme nu tombant à la renverse ! « Abomination de la désolation », aurait dit le prophète Daniel. « Réparation ! » murmure l'Ange du Cabeço. Trois « *Je vous aime, ô Marie* » furent récités pour effacer l'outrage à notre Mère du Ciel. À l'extérieur de la chapelle d'abside, juste de l'autre côté de l'autel du Saint-Sacrement, deux anges prosternés devant un ostensor rappellent au passant de se tenir en esprit d'adoration et de réparation devant

les « *très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité* » de Jésus-Christ présent dans tous les tabernacles de la terre. En plein centre ville...

La dernière étape nous mena jusqu'au Carmel d'Anvers, fondé en 1615 par la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, fille très aimée et disciple parfaite de sainte Thérèse d'Avila. Accueillis religieusement par la supérieure, nous pûmes vénérer les reliques de la bienheureuse « Libératrice et Protectrice d'Anvers » (*ci-contre*, p. 23), après avoir retracé en traits rapides sa vie si attachante.

Née le 1^{er} octobre 1549, sous le règne de Charles Quint, Anne gardait les moutons de la famille quand, un jour, Jésus lui apparut sous la forme d'un jeune berger. « *Seigneur, si tu me tiens compagnie, je ne manquerai de rien* », lui dit-elle. À vingt et un ans, elle entra comme sœur converse au petit couvent de San José à Avila, mais ce n'est que l'année suivante qu'elle rencontra la Madre en tournée de fondations. En réformant le Carmel, Notre-Seigneur voulait qu'il y ait des religieuses qui prient et se sacrifient pour empêcher les âmes de tomber dans l'hérésie. Puisque les théologiens ne voulaient pas L'écouter, Il venait vers elles pour mendier des prières et se reposer.

La sœur Anne, qui était « une âme sans détour, transparente », raconte : « *Un jour, je suis allée prier dans l'ermitage de saint François. Au moment d'entrer, je perçus un parfum très délicat de fleurs et j'entrai en extase. Le Seigneur entra comme Il cheminait dans le monde, il était très beau. Il parut très triste, s'approcha de moi et posa sa sainte main sur mon épaule gauche. C'était sa main droite et elle pesait si lourd que je ne pourrai jamais l'exprimer. Il a versé dans mon cœur la douleur qu'il portait et dit : "Regarde combien d'âmes sont perdues pour Moi. Aide-moi." Et il m'a montré la France [mon Dieu !], comme si j'y avais été, et j'ai vu comment des millions d'âmes se perdaient à cause de l'hérésie.* »

Après un bref séjour en France, à Paris puis à Pontoise, elle fut envoyée dans les Flandres, encouragée par son Seigneur : « *Prends courage et va. Cette fondation sera une torche qui illuminera tout ce pays.* » Après la mort de l'archiduc Albert, sa veuve Isabelle devait affronter la menace protestante venant du Nord. Mais l'archiduchesse avait la plus grande confiance en mère Anne qui valait, disait-elle, « *une armée rangée en bataille* » ; elle lui demanda de prier avec insistance pour la préservation des Pays-Bas espagnols et plus particulièrement pour Anvers, menacée par les Gueux hollandais. À trois reprises, la carmélite sauva la ville des incursions calvinistes et inspira à la fille de Philippe II, de salutaires conseils pour la conduite de son gouvernement.

Mère Anne de Saint-Barthélemy mourut le 7 juin 1626, en la fête de la Sainte Trinité comme elle

l'avait désiré. Elle a été béatifiée le 6 mai 1917. Elle aimait à réciter le Rosaire tous les jours.

Avant d'entrer au Carmel, ne sachant pas comment elle pourrait réaliser son désir de vie religieuse, elle vit la Sainte Vierge en songe sur un trône de lumière, portant l'Enfant-Jésus sur le bras.

« Elle me regardait avec bonté. Le divin Enfant commença à me tirer avec le rosaire comme s'il eût voulu jouer, et me tira si fort qu'il m'éveilla. La Mère de Dieu me dit alors : "N'aie point de peine, et ne crains point. Je t'introduirai moi-même dans Ma Maison." Après avoir dit ces mots, elle disparut. Je demeurai on ne peut plus consolée, et avec de plus ardents desirs que jamais de servir mon Dieu. »

Pour nos pèlerins aussi, c'est « tirés avec le Rosaire » qu'ils quittèrent la sainte Maison et gagnèrent le sanctuaire Notre-Dame de Hanswyck, près de Malines.

MONSTRA TE ESSE MATREM

En l'année 988, il y avait sur la Dyle un bateau plein de marchandises qui échoua à cet endroit. On transporta les marchandises à terre, mais le bateau vide ne bougeait pas. À la proue, il y avait une statue de la Sainte Vierge. Quand on transporta la statue à terre, le bateau se détacha et put poursuivre sa route. C'était un signe : Notre-Dame voulait habiter dans cette contrée marécageuse de Malines et Muizen qui s'appelait Hanswyck. On plaça la statue dans une chapelle existante. Le nombre de pèlerins



Reliquaire de la bienheureuse Anne de Saint-Barthélémy (1549-1626).

ne cessant d'augmenter, il fut décidé de construire une chapelle plus grande.

En 1272, Malines était ravagé par la peste. Les habitants du quartier de Hanswyck, situé à l'extérieur des murs de la ville, recouraient à "leur" Sainte Vierge et voulurent entrer en procession avec elle dans la ville. Les habitants de Malines, voyant cette masse de gens se diriger vers la ville, prirent peur et fermèrent les grandes portes.

Mais quand le peuple de Hanswyck entonna l'*AVE MARIS STELLA*, au verset « *Monstra te esse Matrem* », les portes s'ouvrirent toutes seules ! La statue fut alors portée jusque dans la cathédrale Saint-Rombout et, quelques jours après, le fléau cessa ses ravages.

Durant la période calviniste, des mains pieuses réussirent à mettre à l'abri la statue miraculeuse.

Après la libération de Malines en 1585 par les Espagnols et la restauration de la religion catholique, les habitants de la ville décidèrent d'ériger une grande et belle église dédiée à Notre-Dame de Hanswyck, et c'est dans cette église que nous chantâmes de tout notre cœur la messe du Cœur Immaculé de Marie. On y voit rappelée de tous côtés la devise du sanctuaire, "*Monstra Te esse Matrem*", et le prédicateur en tira une belle homélie, que nous avons publiée le mois dernier.

La statue a été couronnée en 1876 à l'initiative du bienheu-



reux Pie IX, en présence de tous les évêques belges. Plusieurs rois sont venus lui rendre hommage. Elle a opéré beaucoup de miracles, dont témoignent les *ex-voto*. En 1944, les bombardements firent d'énormes dégâts autour du sanctuaire, mais celui-ci est resté debout. On a même retrouvé une bombe intacte sur le parvis de l'église.

Après un bon souper et une nuit réparatrice, nous assistâmes à la messe dominicale dans l'abbaye prémontrée de Tongerlo. Le programme de la deuxième journée de pèlerinage était de rejoindre ensuite l'autre abbaye prémontrée d'Averbode, distante de quatorze kilomètres, par des sentiers de forêts et de grasses prairies. Toutes les abbayes prémontrées sont dédiées à la Vierge Marie et c'est en l'honneur de son Immaculée Conception, à laquelle croyait saint Norbert, leur fondateur, que les religieux portent un habit blanc.

Ces deux abbayes belges furent par le passé de hauts lieux de dévotion et d'apostolat marial : l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Averbode atteignait dans les années 1950 un million d'adhérents, tandis que l'Œuvre sacerdotale et réparatrice, érigée dans l'abbaye de Tongerlo, faisait connaître le message de Fatima en Belgique et dans ses colonies. Aujourd'hui, hélas, ces grandes abbayes se sont vidées et la Vierge très douce et très miséricordieuse ne s'y montre plus ce qu'Elle est, « *notre Mère* », parce que ses enfants négligent ses messages.

Pourtant, à Averbode, du temps du bienheureux Edward Poppe et sous son impulsion, quel enthousiasme pour la Croisade eucharistique et la dévotion à Marie Médiatrice de toutes grâces ! Mais qui était ce prêtre flamand, mort il y a un siècle et qui a laissé un tel sillage de lumière dans les âmes ? Frère Edward profita d'une halte dans le *Mariapark* de l'abbaye, avant la visite de celle-ci par un Père prémontré, pour nous enflammer le cœur et l'âme de la vie de son saint patron.

EDWARD POPPE (1890-1924) :

« *ADVENIAT REGNUM TUUM !* »

L'abbé Poppe était une âme de feu, une âme victime, une âme mariale. Il a « *réparé* » non seulement par sa sainteté mais par son œuvre, l'animation de la Croisade Eucharistique selon l'esprit de saint Pie X, l'attiédissement et la dérive du clergé catholique de son temps, et il tend pour ainsi dire la main à notre Père, puisqu'il est mort le 10 juin 1924, à l'âge de trente-trois ans ! ayant offert sa vie pour que d'autres prêtres se lèvent, animés du même amour de Jésus et Marie, du même zèle pour leur Règne.

Edward Poppe est né à Tamise, petite ville au bord de l'Escaut, dans le diocèse de Gand, le 18 décembre 1890, de parents exemplaires. C'était un enfant ouvert, gentil, intelligent et pieux. Après ses études secon-

daire, il hésita entre la vie monastique bénédictine et la vocation de prêtre dans le monde. Mais le Christ l'appela pour être son soldat : « *Le cloître n'apporte la paix qu'à ceux que j'y appelle. Toi, mon fils, tu ne trouveras la paix que dans la guerre.* » Au Séminaire, il résolut de devenir un saint prêtre : « *Plutôt mourir que de servir Dieu à moitié.* » En réaction contre l'esprit mondain et libéral qui soufflait déjà dans les séminaires, il embrassa avec d'autres « *FILIOLI CARITATIS* » une ardente dévotion pour l'Eucharistie et la Vierge Marie, qu'il ne séparait jamais, et à qui il se consacra en son sanctuaire de Montaignu : « *À partir de maintenant je ne craindrai pas de me jeter entièrement dans le fleuve de la Bonté et des grâces de Dieu, de me perdre en Marie.* »

Ordonné prêtre le 1^{er} mai 1916 dans la cathédrale de Gand, il fut nommé vicaire de la paroisse ouvrière Sainte-Colette de la même ville, où dès le mois d'octobre, il fonda une Ligue de communion, l'année suivante l'œuvre des catéchistes eucharistiques ainsi qu'une Ligue de réparation. Mais bientôt, il dut s'arrêter, désavoué par ses supérieurs et lui-même épuisé. Ce fut alors le cri du cœur, où l'on perçoit comme un écho du Cœur Immaculé de Marie :

« *Le monde va-t-il disparaître dans le gouffre infernal de la damnation ? Ah, Jésus ! Qu'y peuvent les petits si leurs parents sont mauvais et si les prêtres ne sont pas saints ? Ah, Seigneur, si vous envoyiez vos prêtres, les vôtres, des vrais, des pauvres et des saints, ces petits seraient sauvés, ces masses d'enfants seraient conduits aux tabernacles de votre amour et gardés à vous pour toujours. Souvenez-vous de vos souffrances, souvenez-vous de votre amour infini et de l'innocence de ces petits. Envoyez vos prêtres ! Mère, montrez que vous êtes Mère.* » (*JOURNAL SPIRITUEL*, 12 juillet 1918)

En prophète inspiré, il comprenait que seuls les saints pourraient déjouer les plans de Satan, mais avec l'aide de la Très Sainte Vierge Marie. « *À quand le temps où nous reconnaitrons que toute miséricorde et toute sainteté sont déposées en Marie et, de Marie, rayonnent sur nos âmes ? Quand comprendrons-nous que toutes nos vertus, dons et fruits sont des émanations du Soleil divin qu'est Jésus, qui trône et brille, maintenant et toujours, en Marie et à partir de Marie ? Quand arriverons-nous à entrer en Marie, pour y devenir tout, y recevoir tout, pour lui remettre tout et tout faire en Elle ?* » (1919)

C'est pour la venue de ces saints « eucharistiques et marials » qu'il pria et offrit sa vie. Nommé aumônier d'un petit couvent de sœurs hospitalières à Moerzeke, il y entretint pendant cinq ans une flamme apostolique incroyable auprès de ses confrères, bientôt par des articles dans le *Zonneland*, « *Le pays du soleil* », imprimé à Averbode, où fut fondée, de

concert avec les Pères prémontrés, une Croisade eucharistique, à l'imitation de celle de France, mais avec quelle flamme et quelle intelligence de la pédagogie !

Sa santé s'étant améliorée, il fut nommé à Bourg-Léopold directeur spirituel des séminaristes et religieux qui devaient accomplir un an de service militaire. Par ses "petits mots" et ses conférences spirituelles, « un courant de grâces émanait de lui ».

Mais bientôt il fut terrassé par une crise cardiaque. Sa fin approchait. *« Je me suis offert à Dieu comme un grain de blé qui, par la mort et la disparition, doit être multiplié en de nombreux apôtres du Royaume, meilleurs que moi. »*

Sa dernière méditation porte sur l'Église, Corps mystique du Christ, dont il voyait venir la consommation, par manque d'esprit surnaturel. Elle rejoint l'analyse de notre Père sur la crise que nous vivons, par suite du funeste concile Vatican II, et s'achève aussi par ces mots de résurrection : *« Alors se mit à rayonner, telle une flamme, le Pain, douce clarté de l'Agneau immolé. Je vis s'ouvrir ses yeux, la bouche tremblant de joie, et j'entendis la claire parole : Mon fils, je revivrai. »*

NOTRE-DAME DE MONTAIGU

Le troisième jour fut occupé à nous rendre à Montaigu, dont le sanctuaire, élevé au temps de la Contre-Réforme, est le cœur marial de la Belgique. *« Par tous les chemins de Flandre, l'on vous*



rencontre, ô Marie. » C'est la foi catholique et la dévotion mariale qui ont fait le lien entre Flamands, Brabançons et Wallons, qui leur donnèrent une identité nationale et les gardèrent unis autour de leurs souverains catholiques.

Mont Aigu : une légère colline de forme heptagonale dans le paysage onduleux du Brabant flamand, en plein centre de ce qui sera un jour le royaume de Belgique, et qui inspirera la forme de la basilique érigée au-dessus de la colline avec ses sept chapelles intérieures et sept chapelles extérieures.

À ses débuts, la colline était un lieu désert. C'est la Vierge Marie qui attira les âmes vers Elle et peupla ce lieu, pour confondre ses ennemis.

Dans un vieux chêne se trouvait une statuette de la Vierge Marie. Personne ne savait dire depuis combien de temps ; la source la plus ancienne remonte au début du quatorzième siècle. On raconte qu'un jour, en 1514, un berger y passa, voulut emporter la statue qui devint lourde comme du plomb, et l'homme resta cloué sur place. Son maître le retrouva ainsi au crépuscule, il remit la statue à sa place... et le berger put de nouveau se déplacer. Les gens des environs se tournaient vers cette Vierge afin d'obtenir toutes sortes de grâces, surtout la guérison des malades, et ils furent maintes fois exaucés.

La statue miraculeuse fut brûlée par les calvinistes en 1580 et remplacée sept ans plus tard par une autre. Les archiducs Albert et Isabelle, qui gouvernaient les Pays-Bas du Sud au nom du roi Philippe II, voulurent alors ériger un grand sanctuaire tout à la gloire de la Vierge Marie, en



Imposition de la Vierge miraculeuse de Montaigu à notre frère Edward.

réparation des sacrilèges commis par les protestants, et formèrent le projet de transformer la colline en un bastion, symbole de la résistance catholique face au protestantisme, une citadelle mariale de Contre-Réforme. À l'intérieur des fortifications, une nouvelle ville vit le jour, la ville de Marie ! Et Celle-ci y multiplia de nouveau ses miracles. Pour construire la chapelle en pierre à l'emplacement du chêne, l'arbre fut abattu et on tailla statuettes et chapelets dans le bois. À l'instigation de l'archiduchesse, quelque cinquante statuettes se répandirent dans toute l'Europe : on en retrouva à Paris, au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, à Mièges dans le Jura, et jusqu'au Canada, puisque la statuette apportée par sainte Marguerite Bourgeoys à Ville-Marie (Montréal), vénérée sous le vocable de Notre-Dame de Bon Secours, a été taillée dans le chêne de Montaigu.

Le pape saint Pie V accorda une indulgence plénière aux pèlerins qui monteraient sur la sainte colline à l'occasion d'une des grandes fêtes mariales. Nous étions précisément le premier jour du mois de Marie. Autrefois, durant tout le mois de mai, des milliers de pèlerins, flamands et wallons, priaient et chantaient des cantiques à Marie sur les innombrables routes menant au sanctuaire, élevé au rang de basilique. Mais depuis le concile Vatican II, c'est, hélas ! une lente et pitoyable agonie...

LA GRÂCE D'UNE "IMPOSITION"

Dans ce sanctuaire béni, tout est symbole marial. Un jardin fermé, « *hortus conclusus* », fut délimité au sommet de la colline, allusion à la virginité de Marie, en forme d'une étoile à sept pointes. Le chiffre "sept" rappelle les Sept Allégreses et les Sept Douleurs de Notre-Dame. L'église fut construite au centre de ce jardin, c'est là que trône Marie toujours Vierge. À l'intérieur, six chapelles rayonnantes forment une couronne autour de l'autel majeur, au total sept autels, dédiés chacun à une des sept grandes fêtes de la Sainte Vierge : l'Immaculée Conception, la Nativité de Marie, la Présentation de Marie, l'Annonciation, la Visitation, la Chandeleur et l'Assomption.

La nouvelle ville, dont les habitants furent exonérés d'impôts, mais qui devaient être en mesure de montrer une preuve de bonne conduite et recevaient l'interdiction de vendre de la marchandise aux pèlerins, est la « *civitas refugii* », où ceux qui sont menacés dans leur foi par l'hérésie sont protégés par la Vierge, « *forte comme une armée rangée en bataille* ». Le clocher, d'allure militaire, évoque la « *turris Davidica* » du Cantique des Cantiques. Comparée au cou de l'épouse, orné de bijoux précieux, la tour de David à Jérusalem abritait un arsenal et était couverte à l'extérieur de boucliers et de trophées. De même, la tour de Montaigu est destinée à garder les

"trophées" de la Vierge victorieuse, c'est-à-dire les dons des pèlerins et d'innombrables *ex-voto*.

À l'intérieur, la statue miraculeuse trône au-dessus du maître autel comme la nouvelle arche de l'Alliance, « *fœderis arca* ». Dieu voulait renouveler en Elle et par Elle son Alliance, après la trahison d'une partie de la population qui avait choisi l'hérésie et la révolte contre l'autorité légitime. Par son intercession, Elle est la Médiatrice puissante, et la conductrice intrépide de l'Église militante, « *urbs fortitudinis* ». Celle-ci sera triomphante grâce à la Vierge Marie, « *stella matutina* » : la coupole monumentale est constellée à l'extérieur de 289 étoiles dorées à sept pointes. Sur une des arêtes de la coupole une échelle, la « *scala Jacob* », est aussi une figure de la Sainte Vierge, qui nous conduit au Ciel à travers les étoiles.

La ville de Montaigu évoque réellement la Cité sainte et le pèlerin arrive ainsi au cœur de la Jérusalem des Pays-Bas. Quelle richesse allégorique, mystique, dans l'architecture et l'ornementation de ce sanctuaire de Contre-Réforme ! Nous aimons les manifestations de ce culte extérieur, public, officiel, qui plaisent à Notre-Seigneur, autant que celles du culte intérieur, intime, personnel.

Nous clôturâmes notre pèlerinage par la messe célébrée par un prêtre ami à l'autel majeur du sanctuaire, en présence d'une foule d'autres pèlerins. Le prédicateur rappela avec force l'actualité du message de Fatima, et après la célébration, notre frère Edward eut le privilège, réservé à de rares pèlerins ! de se voir « imposer » la statue miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu, la sainte Patronne de sa vie religieuse. Ce fut l'ultime grâce de ce beau pèlerinage qui en compta tant. Nul doute qu'il demanda au pied de cet autel que la Belgique ait sa part au triomphe du Cœur Immaculé de Marie par une renaissance conquérante de la foi catholique !

UNE VIE OFFERTE À MARIE POUR LA FRANCE

Pour le premier samedi de ce mois de mai, nous rejoignons d'autres amis dans le Jura, et notre marche commença en pleine forêt à la chapelle de Gardebois, consacrée à Notre-Dame Réconciliatrice pour redire, rappelle une plaque à l'intérieur de la chapelle, « *aux habitants de nos montagnes les grandes leçons de la Salette et à Marie leur éternelle reconnaissance pour ses larmes, sa douleur et son ineffable miséricorde* ». On disait autrefois de la province religieuse de la Franche-Comté : « *Il est peu de pays où Notre-Dame ait un si grand règne dans un si petit comté.* »

Occasion de découvrir la figure originale et la destinée très spéciale de Charles Maire (1814-1865), qui naquit non loin de là, près de Pontarlier. Comme c'était un bon gars, pieux, vertueux, courageux, qui voulait devenir religieux, dans un ordre austère, il

commença par diriger ses pas vers une Trappe, mais ne put y persévérer.

Au cours d'un pèlerinage à Mariastein, puis à Einsiedeln en Suisse, aux pieds de Notre-Dame des Ermites, il reçut l'inspiration de mener la vie pénitente de perpétuel pèlerin, en faisant le tour de tous les pèlerinages marials de France.

Le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, lui en donna la permission, à condition qu'il revienne chaque année lui rendre compte... Ce qu'il fit, commençant par la Comté. De là, il gagna l'Alsace et visita tous ses sanctuaires, de Thierenbach à Marienthal, traversa ensuite la Lorraine, la Champagne, parcourut les provinces du Nord, la Normandie, la Bretagne, tout le Centre de la France, jusqu'aux Pyrénées, les Landes, le Béarn, le Roussillon, la Provence...

Ce pèlerin de Marie, qui était entré dans le tiers ordre franciscain sous le nom de "frère François-Joseph", allait toujours à pied et parcourait jusqu'à dix lieues par jour, n'acceptant que du pain et de l'eau, dans une pauvreté radicale et une prière perpétuelle pour ceux qui se recommandaient à lui, mais surtout « *en esprit de réparation* » pour l'impiété qui gagnait la France. Il rencontra le curé d'Ars, sainte Bernadette et eut en particulière dévotion Notre-Dame de la Salette.

Un livre a été écrit par son petit-neveu, Élie



Maire : « *La vie errante d'un montagnard comtois.* » (1930) Il réussit à faire son "tour de France marial" en l'espace de dix ans, mais y laissa la vie. Il mourut d'épuisement, comme un pauvre, comme un saint, à Voirons, loin de son pays natal, le 3 janvier 1865.

Après avoir fait un jour cette prophétie étonnante : « *Les troubles et les persécutions finiront, quand on aura établi une fête solennelle, partout, en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie.* »

Et cette autre encore : « *Ayons confiance et prions beaucoup. La France et l'Église retrouveront la paix et la gloire, quand le Cœur Immaculé de Marie sera honoré, dans le monde entier, comme il convient.* »

LE SANCTUAIRE DE MIÈGES

Le but de notre pèlerinage jurassien était le petit sanctuaire marial, niché au fond du Val de Mièges (*ci-dessus*), dont l'origine est très ancienne, semble-t-il, mais qui commença à être connu avec l'arrivée en 1613 d'un ermite, originaire de Condé dans le Hainaut, qui intronisa une petite statue taillée dans le chêne de Montaigu. Et la Sainte Vierge répondit à cet acte de foi en multipliant les miracles, comme en témoignent les *ex-voto*. Les murs du sanctuaire en sont tapissés.

C'est là qu'avec la bénédiction des pères prémontrés congolais qui assurent le ministère de la paroisse, nous avons pratiqué nos exercices du premier samedi du



Thierenbach, au cœur de l'Alsace. Parmi toutes les richesses artistiques et spirituelles que renferme la basilique Notre-Dame de Thierenbach, les tableaux votifs témoignent des ardentes prières des générations de pèlerins. On en compte pas moins de 850 !

mois, en reprenant la belle page mystique de notre Père : « *J'IRAI LA VOIR UN JOUR* », dont les trois parties, la beauté, la sagesse et autres perfections intimes de notre Mère du Ciel, s'accordent parfaitement avec les mystères joyeux, douloureux et glorieux de son Rosaire :

« Aller en pèlerinage à Lourdes, à Fatima, à Éphèse, ou avoir la grâce du pèlerinage en Terre sainte, de Bethléem à Nazareth, de Capharnaüm au Golgotha, méditer sous un figuier à Cana, ou sous les oliviers de Ain-Karim en songeant au doux mystère de la Visitation, ô Marie Épouse du Verbe, tant de bonheurs ne peuvent qu'attiser encore le désir immense de votre enfant, de vous rejoindre là où vous êtes actuellement au Ciel, en votre corps glorieux, et de vous voir, de vous approcher, s'il l'ose, de vous prendre les mains, enfin de se jeter dans vos bras maternels en reconnaissance éperdue et tendresse infinie. Mais je n'oserai !... » (n° 91)

DE MURBACH À THIÉRENBACH

Le lundi 8 mai, nous étions dans une de nos belles vallées vosgiennes. Tout près de l'ancienne abbaye de Murbach, qui fut un grand foyer de civilisation et un bastion de la foi catholique au moment de la Réforme, s'élève la chapelle Notre-Dame de Lorette. Érigée à la fin du dix-septième siècle, au moment où l'Alsace redevenait française, elle a été restaurée magnifiquement. Copie fidèle de la "*Santa Casa*" conservée à Lorette en Italie, après avoir été rapportée par les Croisés au treizième siècle (frère Bruno en a fait une étude savante : *DE NAZARETH À LORETTE, LA MAISON DE MARIE*, CRC n° 317, nov. 1995, p. 1-20), il était providentiel d'y commencer notre pèlerinage de dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie.

En effet, de la Maison de Lorette à la Capelinha de Fatima, écrivait notre Père, « *nous devinons avec émotion et émerveillement les préférences de Marie Immaculée pour la petitesse, si petite ! la pauvreté, si grande ! la simplicité, si noble ! dans la manière de vivre, telle que fut la sienne à Nazareth, à Bethléem, derechef à Nazareth, à Jérusalem, partout et toujours... La maison de sainte Anne et de Joachim à Nazareth, qui fut quinze ans la Maison de Marie, et le lieu vénérable de ses fiançailles avec saint Joseph, le lieu adorable de l'Incarnation du Verbe Jésus-Christ Fils de Dieu, au jour de l'annonce de l'Archange Gabriel à l'humble servante du Seigneur, la toute-sainte et toujours Vierge Marie.* » (*LETTRE À LA PHALANGE* n° 54, 10 décembre 1995)

Or, il se trouve que la fête liturgique de Notre-Dame de Lorette a été fixée le 10 décembre, et c'est le 10 décembre 1925 que Jésus et sa sainte Mère sont apparus à sœur Lucie dans son humble cellule de Pontevedra, pour demander la pratique de la dévotion

réparatrice. Pareille rencontre n'est pas fortuite, ni pour le Ciel, ni pour nos cœurs de Croisés !

Nous passâmes ensuite d'une vallée à l'autre sous une pluie fine et rafraîchissante, pour rejoindre le beau sanctuaire de Thierenbach, aimé aussitôt que connu. Ce joyau baroque d'inspiration autrichienne est aussi le lieu de pèlerinage marial le plus fréquenté de Haute-Alsace. Ses origines remontent au huitième siècle, mais c'est au douzième, qu'il devint, sous l'impulsion du grand abbé de Cluny Pierre le Vénérable, un prieuré bénédictin, et après bien des vicissitudes, l'église baroque que nous admirons aujourd'hui : « *VAS ADMIRABILE - OPUS EXCELSI* », peut-on lire au-dessus du portail d'entrée. Est-ce le sanctuaire ou, plus mystiquement, le Cœur de sa magnifique *Pietà* qui est désigné par ces mots : « *Vase admirable, œuvre du Très-Haut* » ?

Cette Vierge des Douleurs, aux pieds de laquelle nous renouvelâmes notre consécration après la Messe célébrée par un prêtre ami (*page 27*), est en effet enchâssée dans un superbe décor de gloire, de rayons et de flammes, sous les ailes de la sainte colombe de l'Esprit-Saint et la main bénissante du Père Céleste ; elle n'a ni glaive fiché dans le Cœur ni couronne d'épines qui l'enserme, mais elle tient entre ses bras, avec une grande tendresse et une merveilleuse dévotion, son Enfant portant encore les stigmates de sa cruelle Passion. Au-dessus du Père éternel, voyez un Cœur tout doré, entouré lui aussi de nuées et de rayons de gloire, mais blessé : c'est le Cœur douloureux et Immaculé de Marie, dont Dieu veut établir la dévotion dans le monde entier.

Même en ce temps pascal, où nous chantons la victoire de Jésus ressuscité et la joie débordante du Cœur de sa Mère très chérie le retrouvant au matin de Pâques, si nous voulons pénétrer le mystère de ces deux Cœurs qui n'en font qu'un, et y faire notre demeure, pour recevoir en partage l'Esprit d'amour du Seigneur par la douce Médiation de sa Mère, il nous faut passer par la plaie de son Cœur, ouverte en accomplissement de la prophétie du vieillard Siméon : « *Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, un glaive te transpercera l'âme, afin que se révèlent les pensées intimes d'un grand nombre de cœurs.* »

Cette dernière parole porte sur la contradiction qu'allait subir et que subit effectivement Jésus, durant sa vie terrestre et tout au long des siècles, mais aussi sur la blessure du Cœur de la Vierge Marie, partageant en Épouse fidèle, en Mère dévouée, la terrible Passion de son Fils. Ce qui faisait dire à notre Père : « *Qui s'émouvra à la blessure de la Vierge sera sauvé. Qui méprisera et ignorera les douleurs de la Vierge sera condamné.* » La prophétie de Siméon se prolonge

aujourd'hui dans la Révélation "publique" de Fatima, continuée à Pontevedra, où le Cœur de Marie paraît enserré dans une couronne d'épines, des épines qui s'enfoncent cruellement dans ce Cœur si sensible, sans qu'il y ait personne qui fasse acte de réparation pour les en retirer.

L'Apocalypse montre « la Femme » élue et bénie de toute éternité, « *amicta sole* », enveloppée du soleil, c'est-à-dire de la gloire de Dieu, avec la lune sous ses pieds, dominant en Souveraine l'histoire et la politique des hommes, mais aussi dans les douleurs d'une mystérieuse épreuve, d'une « *crucifixion* » dit saint Jean (Ap 12, 2), afin de donner naissance à ses innombrables enfants. Les justes et les pécheurs repentants qui s'émeuvent à sa vue, au spectacle de la Reine des éprouvés, des humiliés, des martyrs, sont sur le chemin du Ciel, tandis que les endurcis, les rebelles sont sur le chemin de l'Enfer.

« Comme il apparaît depuis Fatima, disait notre Père, que Notre-Seigneur met la Vierge au-devant de Lui et que, dans le jugement, ce sera l'attitude des hommes de notre siècle par rapport à Elle qui les jugera. » (*La Mère des Douleurs, Reine du Rosaire*, 1993)

« POUR SAUVER MON PAUVRE PROCHAIN »

Le 13 mai était une date à ne pas manquer. Nos amis de l'Ouest avaient choisi cette date pour se rendre en pèlerinage à Saint-Laurent-sur-Sèvres, au cœur mystique de la Vendée militaire, pour y prier devant les tombeaux de saint Louis-Marie Grignon de Montfort et de la bienheureuse Marie-Louise de Jésus (*ci-dessous*). L'infatigable missionnaire a parcouru deux mille lieues à pied pour obtenir la grâce de toucher les cœurs, – « *sauver mon pauvre prochain* », disait-il –, avec son immense chapelet enroulé autour de la ceinture et, à la main, son bourdon surmonté



d'une statuette de la Vierge (*ci-dessus*, la statue dorée, sculptée par frère Henry de la Croix, et placée au faite de notre maison Saint-Louis-Marie).

Nos pèlerins parcoururent... deux lieues, pour que le cœur du pape François soit touché par la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie : « Ô notre bonne Mère, pouvez-vous bien nous voir, sans que notre prière puisse vous émouvoir ?... La charité vous presse, donnez-nous la Sagesse. » (Cantique du saint)

Avant de célébrer la messe solennelle en l'honneur de Notre-Dame de Fatima, le jeune Père montfortain qui nous accueillait nous lut le message du 13 juillet 1917 : « Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé... » Dans son homélie sur la dévotion réparatrice, il y mit tellement l'esprit et les mots mêmes de son fondateur que c'en était bouleversant :

« Voici le grand conseil, voici l'admirable secret : Faisons entrer, pour ainsi dire, Marie en



notre maison, en nous consacrant à Elle, sans aucune réserve, comme ses serviteurs et ses esclaves. Défaisons-nous, entre ses mains et en son honneur, de tout ce que nous avons de plus cher; ne réservant rien pour nous; et cette bonne Maîtresse se donnera à nous d'une manière incompréhensible, mais véritable; et c'est en elle que la Sagesse éternelle viendra demeurer, comme dans son trône glorieux.»

L'après-midi, sous la guide de deux Filles de la Sagesse, nous visitâmes chez elles la "chapelle des fondateurs", – «*Hic sapientia est*» –, ainsi que l'oratoire du Père de Montfort, où frère Jean Duns nous fit le récit de sa mort, devant la châsse qui le représente, «*entre Jésus et Marie*», avant de nous rendre dans leur grande chapelle où, sur les vitraux du chœur, réalisés par Claudius Lavergne, est retracée la vie du saint apôtre, si conforme à celle de Jésus-Christ.

Un jour, son ami Blain se faisait l'écho des critiques faites à son égard, au sujet des singularités de sa conduite, qui le mettaient en porte à faux avec la sagesse de son siècle et provoquait tant de contradictions : «*Pour réponse, il me montra son Nouveau Testament et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a pratiqué et enseigné et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne et à celle des apôtres qu'une vie pauvre, mortifiée et fondée sur l'abandon à la Providence, qu'il n'avait point d'autre vue que de la suivre et d'autre dessein que d'y persévérer... Il n'avait d'autre parti à prendre que celui de l'Évangile et marcher sur les traces de Jésus et de ses disciples.*»

Si saint Louis-Marie a été tellement conforme à Jésus-Christ, dans ses pensées et sa manière de vivre, l'amour de la Sainte Vierge qui brûlait son cœur est bien celui du Fils de Dieu lui-même qui, par la bouche et par les écrits de son prophète, révélait sa Volonté de la faire connaître et aimer, afin de préparer son propre Retour. Aux pieds de la statue qui voulait «*entendre les Ave*» des Sœurs, placée à l'entrée du chœur, nous récitâmes notre chapelet :

«*L'Ave Maria est le plus parfait compliment que vous puissiez faire à Marie, puisque c'est le compliment que le Très-Haut lui envoya faire par un archange pour gagner son Cœur; et il fut si puissant sur son Cœur, par les charmes secrets dont il est plein, que Marie donna son consentement à l'Incarnation du Verbe, malgré sa profonde humilité. C'est par ce compliment aussi que vous gagnerez infailliblement son Cœur, si vous le dites comme il faut.*» (TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION, n° 252)

LES APÔTRES DES DERNIERS TEMPS

Avant le salut du Saint-Sacrement célébré au grand autel de la basilique, le recteur voulut nous raconter lui-même la redécouverte providentielle de ce merveilleux "TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION", dont on

fêta cette année le 180^e anniversaire de la première publication. Notre saint avait tout prophétisé :

«*Je prévois bien des bêtes frémissantes, qui viennent en furie pour déchirer avec leurs dents diaboliques ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point.*» (n° 114) Caché dans un coffre pendant la Révolution française, le manuscrit de 158 pages ne fut découvert qu'en 1842, sous le supériorat du Père Louis-Joseph Dalin, et publié pour la première fois l'année suivante. Conçu comme une «*Préparation au règne de Jésus-Christ*», ce "petit écrit" annonce prophétiquement l'Épiphanie de Marie Immaculée, mais au terme de terribles combats :

«*Enfin Marie doit être terrible au diable et à ses suppôts comme une armée rangée en bataille (Ct 6, 3), principalement dans ces derniers temps, parce que le diable, sachant bien qu'il a peu de temps (Ap 12, 12), et beaucoup moins que jamais, pour perdre les âmes, il redouble tous les jours ses efforts et ses combats; il suscitera bientôt de cruelles persécutions, et mettra de terribles embûches aux serviteurs fidèles et aux vrais enfants de Marie, qu'il a plus de peine à surmonter que les autres.*» (n° 50)

Quelle ne fut pas notre surprise d'entendre le recteur nous affirmer avec assurance que les Apôtres des derniers temps annoncés par le saint sont ceux qui, aujourd'hui, embrassent et répandent la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie ! Mais oui, si saint Louis-Marie revenait parmi nous et avait connaissance de la Dévotion réparatrice, nul doute qu'il réparerait tant d'indifférences et embrasserait avec un zèle incroyable cette Volonté de Dieu pour notre temps.

«*Après cela, mon aimable Maître, n'est-ce pas une chose étonnante et pitoyable, de voir l'ignorance et les ténèbres de tous les hommes d'ici-bas à l'égard de votre sainte Mère ? Je ne parle pas tant des idolâtres et païens, qui, ne vous connaissant pas, n'ont garde de la connaître; je ne parle pas même des hérétiques et schismatiques, qui n'ont garde d'être dévots à votre sainte Mère, s'étant séparés de vous et de votre sainte Église; mais je parle des chrétiens catholiques, et même des docteurs parmi les catholiques, qui, faisant profession d'enseigner aux autres les vérités, ne vous connaissent pas, ni votre sainte Mère, si ce n'est d'une manière spéculative, sèche, stérile et indifférente...*

«*Ô mon aimable Jésus, ces gens ont-ils votre esprit ? Vous font-ils plaisir d'en agir de même ? Est-ce vous plaire que de ne pas faire tous ses efforts pour plaire à votre Mère, de peur de vous déplaire ? La dévotion à votre sainte Mère empêche-t-elle la vôtre ? Est-ce qu'elle s'attribue l'honneur qu'on lui rend ? Est-ce qu'elle fait bande à part ? Est-elle une*

étrangère qui n'a aucune liaison avec vous ? Est-ce vous déplaire que de vouloir lui plaire ? Est-ce se séparer ou s'éloigner de votre amour, que de se donner à elle et de l'aimer ? » (TRAITÉ, n° 64)

Il ne nous restait plus qu'à terminer notre journée de pèlerinage en nous rendant à la *Santa Casa* de la Flocellière, édifiée par le même P. Louis-Joseph Dalin et consacrée le 10 décembre 1873, afin d'y chanter *LA VENDÉENNE* qu'il composa : « Dieu pour sa cause aura des hommes tant que vivront les Vendéens ! »

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE

En ce Jeudi de l'Ascension 18 mai, deux unités de la Phalange montaient en ligne : la première, entourant les frères et les sœurs de nos maisons mères, se rendait en pèlerinage à Notre-Dame de l'Épine, la seconde à Notre-Dame de Lumières en Provence avec nos communautés de Fons.

Dans l'église de Saint-Étienne-au-Temple, près de Châlons-en-Champagne, frère Georges-Marie raconta les faits miraculeux à l'origine du pèlerinage de l'Épine : le 24 mars de l'an 1400, des bergers furent attirés par un buisson d'épines qui brûlait sans se consumer. Le feu faisait fuir les brebis et les boucs, mais attirait les agneaux. Quand ils se furent approchés, les bergers découvrirent dans le buisson une petite statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans les bras. Cette image miraculeuse de 30 cm de haut (*ci-contre*) est aujourd'hui vénérée dans une basilique, édifiée au quinzième siècle en plein champ, à l'emplacement même du buisson ardent.

Il fallut une bonne heure et demie de marche pour s'y rendre, mais quand on voit de loin les deux flèches en dentelle de pierre, cela donne du courage. Belle messe de l'Ascension, à laquelle nos pèlerins assistèrent, remplissant l'étroite nef et les chapelles latérales de la basilique.



Celle-ci, joliment fleurie et décorée de bannières, est éclairée de haut par dix verrières qui présentent le cycle de la vie de la Vierge, dont frère André fit l'après-midi une lecture chronologique et "réparatrice" : si la gloire des privilèges de notre Mère du Ciel resplendit à travers ces vitraux, ils sont aujourd'hui si outragés et méconnus que Notre-Seigneur veut que nous fassions réparation de ces « outrages, sacrilèges et indifférences », pour consoler leur Unique Cœur.

Un vitrail attira l'attention des communautés, que nous pourrions baptiser : le vitrail du Cœur eucharistique de Jésus-Marie, ou l'unique médiation du Christ et de sa Mère.

Ce sanctuaire de l'Épine a sa place dans l'orthodromie mariale de douce et sainte France. Mgr Freppel, qui présida au couronnement de la statue, le 3 juin 1890, l'a parfaitement définie : « Que signifiait cette répétition de la scène mystérieuse du mont Horeb ? Était-ce l'annonce prophétique de jours meilleurs pour



l'Église et pour la France?... Ce qu'il y a de certain, c'est que, à partir du merveilleux événement des plaines de la Champagne, tout semble changer de face.»

Après avoir rappelé le coup d'arrêt posé à l'expansion mahométane dans les années suivantes et le commencement de la pacification de la Chrétienté par la résorption du schisme, l'évêque d'Angers continuait : *« Pour achever l'œuvre de miséricorde qu'avait fait pressentir le buisson lumineux de l'Épine, onze ans plus tard, à quelques lieues de là, sur les confins mêmes de la Champagne et de la Lorraine, naissait la libératrice de la France, Jeanne d'Arc... Tout ce drame merveilleux de la délivrance, dont la vierge de Domrémy occupe le sommet, pourra se dérouler ailleurs, à Orléans, à Reims, en vingt lieux divers ; mais c'est du hameau de l'Épine, de cette terre sainte où nous sommes, qu'était partie l'annonce de la miséricorde. C'est ici que la Mère de Dieu venait de montrer à la France son divin Fils prêt à opérer le salut. Aussi vos pieux ancêtres ne s'y sont-ils pas trompés. À l'instant même et malgré les calamités qui les enveloppaient de toutes parts, ils se mirent à l'œuvre pour perpétuer le souvenir d'une si grande grâce par un monument digne d'elle... »*

Après avoir récité le chapelet avec les Sœurs bénédictines adoratrices, reçu du recteur la bénédiction du Saint-Sacrement et chanté les vêpres solennelles de l'Ascension, nos pèlerins firent une visite rapide de l'extérieur de la basilique, histoire de se détourner avec horreur des vices figurés par d'abominables gargouilles, comme cette truie jouant de la harpe qui se prend pour un grand musicien !

Frère Bruno a conclu cette journée de grâces en reprenant les deux mots qui forment la devise du pèlerinage champenois : *« Decus et Tutamen »*, qu'il a traduits librement par *« Beauté et totalité »*, pour évoquer la cathédrale de lumière que constitue la doctrine de notre Père, et au centre de laquelle il a mis à la première place le Cœur Immaculé de Marie. De son trône d'honneur, il rayonne sur tout le reste. Il nous faut donc garder fidèlement cette précieuse lumière, à l'instar de nos pèlerins de Provence.

NOTRE-DAME DE LUMIÈRES

Frédéric Mistral y vint en pèlerin avec sa mère, et notre poète provençal composa plus tard en l'honneur de l'Immaculée Conception une magnifique "gerbe" :

« Si tu es, ô Bienheureuse, à Toulouse Notre-Dame la Daurade, car l'or pur du soleil est effacé par toi, si entre Avignon, Marseille et Vence, tu es Notre-Dame de Provence, car sainte Anne et sa tombe y appellent tes bienfaits, sur la roche Corneille du Puy, tu es, ô Vierge aimée, Notre-Dame de France, un nom que nous te fîmes... »

« De ta couronne virginale, hier enfin unanime l'Église a voulu dévoiler le diamant le plus beau, et le

LE BUISSON ARDENT, C'EST LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

« Nous ne devons pas mépriser ce buisson parce que ce n'est qu'un buisson, un chétif arbrisseau, le dernier de tous les arbrisseaux. Au contraire, nous le devons respecter puisque Dieu l'a tant honoré que de le choisir, au préjudice des plus hauts cèdres du Liban, pour y faire éclater la splendeur de sa gloire au milieu du feu et des flammes dont il a été embrasé.

« Me demandez-vous pourquoi Dieu aime une chose si chétive, ce buisson avec les épines piquantes dont il est armé de toutes parts ? La cause est parce que ces épines représentent les douleurs très aiguës et les afflictions très poignantes dont le Cœur de la très précieuse Vierge a été mille et mille fois navré, transpercé et déchiré, et qu'il a souffertes avec un très grand amour vers Dieu et une très ardente charité vers les hommes.

« Comme Dieu est descendu du ciel dans ce buisson de la montagne d'Horeb, et qu'il s'y est manifesté à Moïse (...) pour lui déclarer le dessein qu'il avait de délivrer ses enfants de la captivité de Pharaon, et de se servir de lui pour ce sujet : ainsi le Fils de Dieu est descendu du sein de son Père, en l'excès de son amour, dans le Cœur de sa Mère tout embrasé d'amour vers Dieu, et tout enflammé de charité vers les hommes, pour opérer notre rédemption, et pour l'associer avec lui dans ce grand œuvre...

« Mais savez-vous bien, mon cher frère, qu'il faut nécessairement que votre cœur brûle dans ce feu dont le Cœur virginal a été enflammé, dans ce feu duquel le Fils de Dieu a dit qu'il est venu en la terre pour le mettre partout (Lc 12, 49), ou bien qu'il brûle éternellement dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.

« Réjouissez-vous, vous qui lisez ou entendez ces choses, et rendez grâces à Dieu de ce que cela est encore en votre pouvoir pendant que vous êtes en ce monde, et que même il vous est plus facile d'être du nombre de ceux qui seront enivrés pour une éternité des délices inconcevables de l'amour éternel, que de vous perdre avec ceux qui souffriront pour jamais les horribles supplices des feux de l'enfer. Si vous désirez éviter celui-ci et jouir de celui-là, travaillez à éteindre entièrement dans votre cœur le feu de l'amour du monde et de l'amour de vous-même, le feu infernal de la concupiscence, le feu de l'ambition, le feu de la colère, le feu de l'envie. Donnez votre cœur à Jésus, et le suppliez qu'il y allume ce feu qu'il est venu mettre en la terre ; et pour cet effet, dites-lui souvent avec saint Augustin : " Ô feu qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais ; ô amour qui êtes toujours fervent et qui jamais ne vous refroidissez, brûlez-moi, embrasez-moi et embrasez-moi tout, enfin que je sois tout feu et tout flamme d'amour vers vous." »

(Saint Jean Eudes, *LE CŒUR ADMIRABLE DE LA TRÈS SACRÉE MÈRE DE DIEU*, 1680, p. 245-247)

grand prêtre du Très-Haut, celui qui tient l'anneau de Pierre, a fait sur nos ténèbres resplendir le flambeau, te proclamant Immaculée, comme la neige amoncelée, qui se fond en rivière au lever du soleil...

«Aujourd'hui les langues antiques de notre France, ô fleur mystique, veulent te saluer pour embaumer leur fin, mères du peuple, humbles et craintives, mais avec foi et de bon cœur, avant que de mourir, elles viennent te demander le sauvement de cette France, qui tant de fois rompit sa lance, pour défendre les uns ou pour aider les autres...»

En ce matin de l'Ascension, le soleil n'était pas au rendez-vous, mais qu'importe, ce n'était pas pour nous, mais pour Celle qui est victorieuse de toutes les ténèbres de Satan qui nous oppressent, que nous venions, et que nous voulions honorer en oyant l'histoire de ses prédilections pour ce petit sanctuaire perdu entre la chaîne du Luberon et le plateau du Vaucluse, sur la route d'Apt à Cavaillon.

Tout commença au début de l'été 1661, par la guérison miraculeuse d'un ancien tailleur de pierres, Antoine de Nantes, dit Jalleton, à la suite d'une apparition sur ses terres «*du plus bel Enfant qu'il eût jamais pu imaginer*», auréolé d'une grande lumière, au milieu d'une chapelle à moitié en ruines et envahie de ronces, autrefois dédiée à la Très Sainte Vierge. Et ce miracle entraîna la restauration ou "réparation" «*d'une dévotion envers la Sainte Vierge dont le culte avait été, en cet endroit, enseveli depuis plusieurs siècles dans les ténèbres et dans l'obscurité, par la négligence des chrétiens, par l'iniquité des hérétiques, et par le peu de zèle des âmes catholiques*» (R.P. Michel du Saint-Esprit, o.c.d., *LE SAINT PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LUMIÈRES*, 1666)

D'innombrables miracles s'en suivirent, – le Père Michel, témoin oculaire, en recense pas moins de deux



cents dans la brochure qu'il adressa à la jeune reine de France Marie-Thérèse –, ainsi que des lumières mystérieuses, qui apparurent autour du sanctuaire restauré, au-dessus de la chapelle Saint-Michel de la Baume (*ci-dessous*) bâtie autrefois sur les hauteurs, comme au flanc des collines qui entourent les deux sanctuaires. Parfois, c'était une croix qui apparaissait au milieu d'un halo de lumière, ou une Vierge couronnée et environnée de rayons admirables, une autre fois, douze flambeaux traversaient les airs deux par deux jusqu'à l'église paroissiale de Goult.



Ce village, composé à majorité de familles catholiques et pauvres, se tient «*au milieu du triangle réformé que constituent les villages de Lacoste, Roussillon et Gordes, représentant une position stratégique pour l'élan dévot de la Provence religieuse au dix-septième siècle*» (*TOURNE-TOI VERS ELLE, les ex-voto de Notre-Dame de Lumières*, 2014, p. 15). Tiens ! Comme si le Ciel, par la manifestation de vraies Lumières, «*suraturelles, admirables et utiles*» (Père Michel), c'est-à-dire les clartés de la foi catholique et les splendeurs de la grâce divine, voulait marquer de signes explicites le début du

grand affrontement avec les ténèbres du siècle suivant, faussement dit “siècles des lumières”...

Hélas ! le Père oblat qui nous prêcha était un disciple convaincu desdites lumières, imbu jusqu'à la moelle de modernisme et de progressisme. Il nous tint des propos consternants dans la bouche d'un Oblat, du genre : « L'Ascension, c'est la fête de l'Humanité, de notre Humanité glorifiée en Dieu. *« Qu'avez-vous à regarder vers le Ciel ? Allez par toute la terre et faites des disciples à Jésus. »* Non pas des disciples de tel ou tel dogme, de telle doctrine, de tel parti, celui de Luther ou celui du pape de Rome, pour ou contre l'Immaculée Conception, pour ou contre l'infailibilité pontificale, non, faites des disciples à Jésus. Où est Jésus dans ce fatras de religion, de dévotions, de pratiques ? On voit les hommes courbés par les traditions, mais Jésus veut des hommes debout, disciples, rayonnants. C'est une chose d'être dévots de Fatima, de Lourdes, mais il nous est demandé en premier lieu et uniquement d'être disciples de Jésus. »

Disciples de Jésus ? Et si précisément Jésus, à qui, le jour de sa glorieuse Ascension, *« toute autorité a été donnée au ciel et sur la terre »* (Mt 28, 18), veut *« révéler et découvrir Marie, le chef d'œuvre de ses mains, dans ces derniers temps »* (saint Louis-Marie), et établir dans le monde la dévotion à son Cœur Immaculé, que doivent faire ses véritables disciples, sinon entrer dans ses préférences et lui obéir ? Notre Père protestait contre la prétention des théologiens à dénier à Dieu une liberté souveraine d'intervenir dans notre histoire : *« Le Christ a-t-il encore le droit d'intervenir dans la vie de son Église et du monde, et même de prier sa sainte Mère de subvenir à nos besoins particuliers, ou plus généraux, même universels... par-dessus l'épaule des évêques et des papes ? »*

QUIS UT MARIA ?

Il fallait surtout *« faire réparation »*, ce à quoi nous nous efforçâmes en processionnant jusqu'à la chapelle Saint-Michel, en réchant notre chapelet et en y faisant une utile mise au point sur la dévotion réparatrice, autant par la réponse aux objections dont frère François a fait litière (cf. *Dévotion réparatrice, révélation privée ou nouvelle alliance, IL EST RESSUSCITÉ* n° 241, mars 2023), que pour une large part positive, nous retrouvions dans d'innombrables sanctuaires de France, de Belgique et du Canada ! tant de proches ou lointaines préparations à cette révélation ultime.

Il est temps de lancer le cri de guerre des bons anges : *« Quis ut Maria ? »* et faire allégeance à notre douce Reine. En 1876, un Oblat de Marie Immaculée rappelait en ces mêmes lieux le cri de saint Michel : *« QUIS UT DEUS ?* Cri de foi qui fait de saint Michel *le fils de Lumière* ; cri de science surnaturelle qui

fait de saint Michel *le docteur de Lumière* ; cri de puissance, qui refoule l'orgueil et les puissances du mal et fait de saint Michel *le pontife de Lumière.* »

Nous terminâmes ce pèlerinage au pied du Saint-Sacrement et de la Vierge aux rayons qui s'est ici si bien mise en lumière, en rappelant la parole de Notre-Seigneur à sœur Lucie : *« Je désire très ardemment la propagation du culte et de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, parce que ce Cœur est l'aimant qui attire les âmes à moi, le foyer qui irradie sur la terre LES RAYONS DE MA LUMIÈRE ET DE MON AMOUR, la source intarissable qui fait jaillir sur la terre l'eau vive de ma miséricorde. »*

« TANT QUE VOUS AVEZ LA LUMIÈRE... »

Un jour, sainte Jeanne de France, fille de Louis XI, vit une coupe dans laquelle se trouvaient deux cœurs. La Sainte Vierge les lui offrait en lui disant : *« Prends, ma fille, c'est mon Cœur et celui de mon Fils, ils sont pour la France ! »* La sainte s'approchait pour les saisir, mais Jésus l'arrêta : *« Et toi, dit-il, n'as-tu rien à me donner à la place ? – Que voulez-vous que je vous offre, ô mon Jésus ? »* Et la voix se faisant plus douce et plus tendre murmura : *« N'as-tu pas un cœur, toi aussi ? »*

Merveilleux dialogue qui nous livre le secret de notre orthodromie de douce et sainte France, nous introduisant par pure grâce et douce miséricorde, dans la lumière de notre vocation de fils et fille de France, de phalangiste de l'Immaculée à l'école de notre Père fondateur. Le 8 décembre 1992, méditant sur le *“Ab initio”* du livre des Proverbes qui parle en termes si mystérieux de la Sagesse créée *“dès le commencement”*, il confiait avoir vu en esprit *« une petite lumière azurée, tout à fait immaculée, charmante, à côté de cette grande lumière en feu, ce buisson ardent qu'était le Verbe qui allait se faire Chair »*. Et de se demander *« si, aux jours de la création, il n'y avait pas déjà cette petite lumière immaculée pour le plaisir de Dieu, pour la douceur du regard de Dieu, afin qu'il ait une confidente de tous ses desseins ? Ne pourrions-nous pas penser que l'Immaculée Conception était déjà là, comme une sorte de petite lumière ? »*

Cette découverte du secret de Dieu, à savoir la place unique qu'occupe l'Immaculée Conception dans le Cœur de Dieu et dans ses desseins de salut, est au sommet de la cathédrale de lumière que notre Père a bâtie ; demain, elle régénérera notre Église, quand accourront les foules pour chanter les louanges de Jésus et Marie. *« Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin de devenir des fils de lumière. »* (Jn 12, 36) *À SUIVRE...*

(père Thomas de Notre-Dame
du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.



CONTRE-OFFENSIVE

LORSQUE, dans quelques décennies, les historiens retraceront le combat des derniers temps, ils remarqueront peut-être la directive stratégique d'un officier aux derniers défenseurs de la grande ville à moitié en ruines :
« *Que devons-nous faire pour*

le monde qui se perd, pour les apostats, les athées, les révoltés ? Une Croisade militaire, une polémique intellectuelle ? Un apostolat ? Oh ! alors, comme nous nous sentirions impuissants, faibles, désarmés ! Mais non, le Ciel entend partager le travail avec la terre dans ces temps difficiles. À nous de prier et de demander pardon. Le reste, le Cœur Immaculé de Marie le fera. À une condition : quand nous nous consacrerons vraiment à Elle et mettrons en œuvre notre consécration par la dévotion réparatrice. »

C'était à Saint-Parres, "dans un coin de tranchée où l'on se bat encore", le soir du 12 mai 2023, avant de partir en procession derrière le brancard de Notre-Dame de Fatima, en ouverture d'un nouveau cycle de célébration des apparitions de 1917.

JOURNÉES FLAMANDES.

Le lendemain, fête liturgique de Notre-Dame de Fatima, des fiançailles franco-belges furent bénies dans notre chapelle, par un prêtre venu d'outre-Manche. Les fiancés, leurs parents et plusieurs ménages firent ensuite allégeance à la Phalange de l'Immaculée. Puis le sermon fut prononcé par un bon ami prêtre, en français, à l'exception d'un paragraphe en néerlandais destiné au premier communiant, Robrecht. La Phalange est catholique ! Nos amis belges doivent sans doute la grâce de cette belle journée phalangiste aux cinquante années de prières et de sacrifices de mère Godelieve, entrée à la maison Sainte-Marie en 1973 !

PROFESSIONS DE FOI.

Une semaine plus tard, le dimanche 21 mai, nos amis ne furent pas moins de deux cents à venir entourer douze grands communiants. Auxquels s'ajoutent les sept qui firent leur profession de foi à Magé.

L'innocence qui paraissait sur leurs visages, la pureté de leurs regards nous ont ravis. Ils sont pourtant immergés dans un monde d'une corruption inouïe... Mais les temps sont si durs que le Bon Dieu a pitié des enfants de Marie qui sont résolus à lui être fidèles et Il multiplie pour eux ses grâces. Or, l'examen de catéchisme auquel sont soumis les enfants avant d'être admis à leur communion solennelle avait démontré à mère Lucie, qui en corrige chaque année

les copies, que leur profession de foi serait éclairée, réfléchie et ferme. D'ailleurs, la conviction du ton de leurs voix nous en persuada tous. Avec la grâce de l'Immaculée, c'est de la graine de martyrs ! Ce n'est pas en vain que frère Bruno leur avait donné pour modèles Lucie, François et Jacinthe le 13 août 1917, inébranlables face aux menaces de mort de l'administrateur franc-maçon de Vila Nova de Ourem.

EXPOSITION À PARIS.

Le lundi 22 mai, la Permanence parisienne s'est rendue au musée Jacquemart-André qui accueille, jusqu'au 17 juillet, une remarquable exposition sur le peintre vénitien Giovanni Bellini (1435-1516). À la confluence des influences gothique et byzantine, ses œuvres, presque exclusivement religieuses, s'affranchissent du hiératisme médiéval, sans céder encore aux excès humanistes de la Renaissance. La peinture de Bellini invite à la méditation religieuse, dans l'esprit de la *devotio moderna*, cette piété cordiale et tendre pour les mystères de l'Incarnation, de la Passion, de la Vierge Marie, selon les enseignements et les exemples de saint Bernard, sainte Gertrude ou saint François d'Assise. L'ambition de frère François était d'encourager ainsi les jeunes gens de la Permanence à pratiquer l'oraison phalangiste, gage de leur fidélité. Car au-delà du plaisir esthétique, cette belle exposition nourrit notre piété et notre contemplation.

SESSION DE LA PHALANGE

Samedi 27 mai, vigile de la Pentecôte, deux cents jeunes avaient rallié la maison Saint-Joseph. Dès le sermon d'ouverture, ils furent empoignés par le Père :

« *Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident, disait que le monastère, c'est la "Scola servitii Dei". De même, il me semble que la Phalange, c'est d'abord, pour vous qui êtes si jeunes, l'école du service de Dieu. Mais ensuite, ce sera la "militia Christi" : après le temps d'école militaire, le moment vient de recevoir ses galons, puis de servir, de combattre. Et donc, la Phalange vous mobilise. La Phalange est une armée pacifique au service du Christ.* »

Ici, pas de marches "pêchues" ni d'enthousiasme de masse, mais de la doctrine et de la piété, tout au long des conférences éblouissantes de l'abbé de Nantes et des splendides offices liturgiques de la Pentecôte. En entendant nos jeunes chanter le grégorien de tout leur cœur, on se croirait au Mesnil-Saint-Loup, aux beaux temps du Père Emmanuel !

Nous avons achevé l'étude, commencée à la Toussaint, de la *NOUVELLE MORALE PHALANGISTE*, prêchée par notre Père en 1989. C'est une vraie cure

de désintoxication : « *Envoyez-nous vos enfants ! En trois jours, je me charge de démolir ce qu'on leur a appris dans l'année, contre toute morale et toute vérité, dans leurs sales écoles publiques, mixtes, etc.* »

Pour l'abbé de Nantes, la priorité est de nous enraciner dans la vie mystique, dans la familiarité des trois Personnes divines et de la Vierge Marie, source de toutes les vertus. C'est alors qu'il peut allumer dans l'âme de ses auditeurs la flamme de l'enthousiasme pour leur vocation phalangiste : vaincre la chair, le monde et Satan, et conquérir le Ciel par leur dévouement envers leur famille, la Patrie et l'Église.

Les principes du Père sont fermes, ses recommandations, d'une admirable prudence, et sa riche expérience est une source inépuisable d'exemples édifiants ou amusants, toujours instructifs. Tous ces conseils sont si sages qu'il est facile de les appliquer aux situations nouvelles d'un monde de plus en plus mauvais.

En cratère, le film *MARIA CHAPDELAINE* (Sébastien Pilote, 2021) illustra admirablement ces enseignements par la mise en scène de la vie évangélique des familles de colons canadiens-français au début du siècle dernier.

Lors de la grand-messe de la Pentecôte, une douzaine de jeunes promit fidélité à la Phalange de l'Immaculée, pour être encouragés dans la voie du salut et y aider à leur tour leurs frères. En toute connaissance de cause, car le Père n'élude aucune difficulté et ne dissimule pas la croix qui se dresse sur l'horizon du chrétien, comme un poteau indicateur sur le chemin du Ciel.

ACTUALITÉS : LE « COMBAT DÉCISIF ».

Ayant beaucoup parlé de la famille, il restait à traiter des actualités politiques et religieuses pour faire partager à nos jeunes amis tous les soucis de la Phalange. Dimanche après-midi, frère Bruno commença par donner les dernières nouvelles du front ukrainien où, malgré les propagandes, la force de la Russie est indéniable. Mais le combat décisif dont dépend le sort du monde se livre aussi à Moscou, qui souffre encore des « *erreurs de la Russie* » (cf. *supra*, p. 1-4) et surtout à Rome, où la révolution conciliaire amorce son sprint final sur le Chemin synodal, selon un « *paradigme ecclésial de déconstruction* » (*DOCUMENT DE TRAVAIL POUR L'ÉTAPE CONTINENTALE*, 2022). Se réclamant d'un « *“aggiornamento” permanent, précieux héritage du concile Vatican II* », le Pape entend modifier la constitution divine de l'Église, explique frère Bruno, et substituer à une Église de droit divin une Église synodale, « *constitutionnelle* » pourrait-on dire. On pense à Louis XVI convoquant

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

JUIN 2023

- ACT. LE « COMBAT DÉCISIF ».

♦ CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2022.

JUIN 2023

- PC 87. 20. NOTRE PÈRE *IN MEDIO ECCLESIAE*.
21. BIENHEUREUX CEUX QUI SOUFFRENT
PERSÉCUTION DANS L'ÉGLISE
ET POUR L'ÉGLISE.
22. ALBINO LUCIANI, MODÈLE D'ÉVÊQUE.

♦ CONFÉRENCES DE LA RETRAITE DE COMMUNAUTÉ 2022.

MAI 2023

- S 174. 12. AU CIEL.
13. RETOUR SUR LA TERRE.
14. LE COMBAT DES DERNIERS TEMPS.

♦ NOS PRODUCTIONS CANADIENNES.

- PI 4.29. LE CURÉ HÉBERT.

les États généraux qui le renverseraient de son trône et le mèneraient à la guillotine.

Pour l'heure, synodalité signifie inclusion, œcuménisme, féminisation, déclergification, coresponsabilité... Il ne reste plus de l'Église qu'un masdu, tout juste bon pour participer, en la personne du cardinal Nichols, au couronnement œcuménique du roi d'Angleterre.

Frère Bruno acheva cette conférence accablante en battant le rappel de ses troupes, désignant les prochains objectifs de notre « *Opération mariale spéciale* ». Nous pouvons désormais compter avec le renfort de la Phalange canadienne, montée en ligne à son tour, lors de ses premiers pèlerinages de réparation, à Québec et au Cap-de-la-Madeleine. Quant aux progrès de la dévotion réparatrice dans nos paroisses – la place nous manque pour les raconter –, ils témoignent du zèle de nos amis, manifestement aidés par la grâce. Les fruits de conversion sont immédiats, pour la plus grande consolation du clergé et du Cœur Immaculé de Marie !

(frère Guy de la Miséricorde.)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.